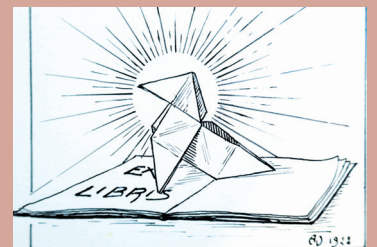
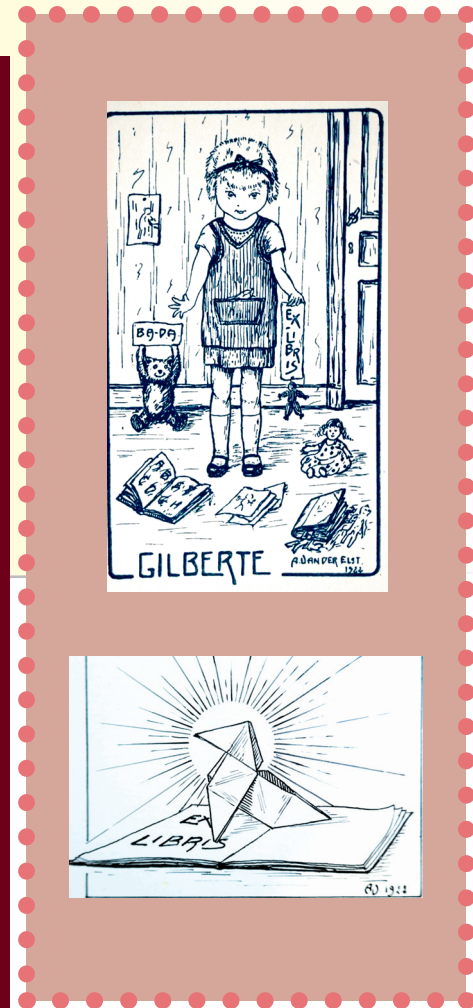
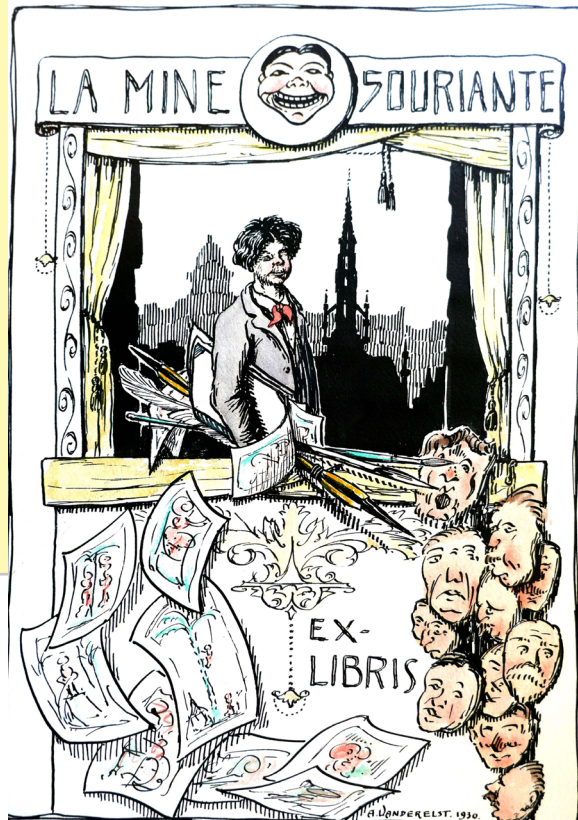
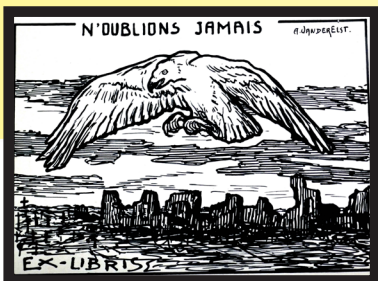
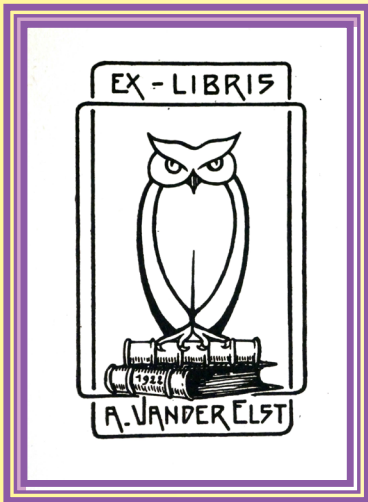
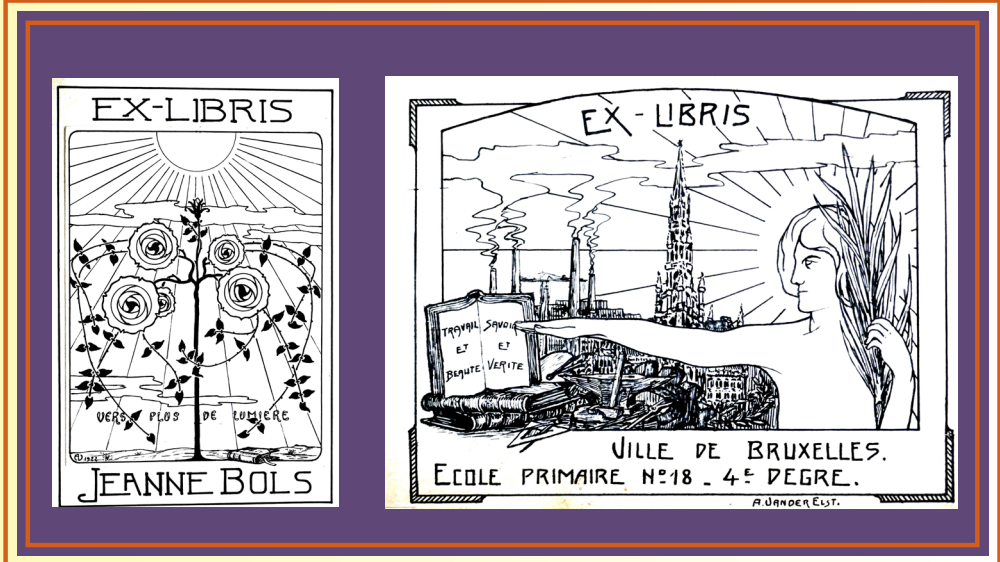
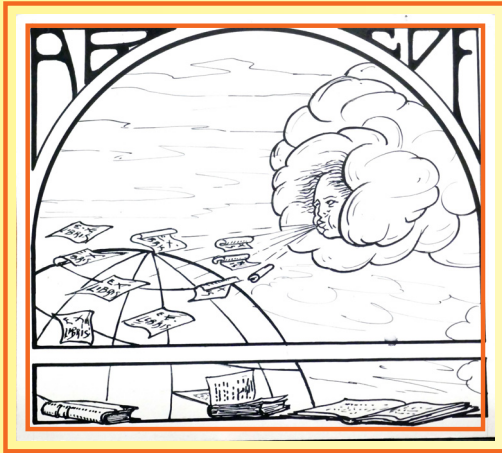
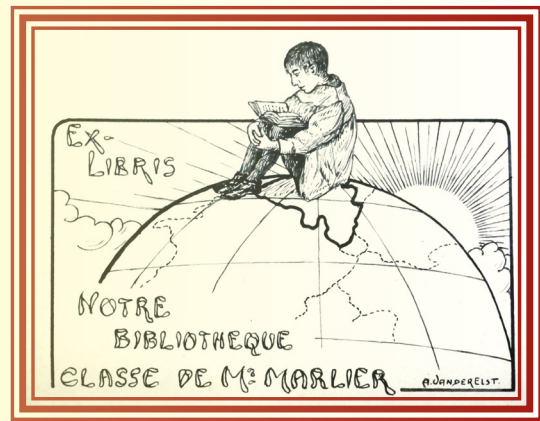


ACTUALITÉS DU PATRIMOINE

AUTOBIOGRAPHIQUE



L'APA-AML est membre de l'EDAC
(*European Egodocuments Archives and Collection*)
<http://edac-eu.org/the-network/>

Comité de rédaction :

Claude Buchkremer, Carine Dierkens, José Dosogne, Michèle Maitron-Jodogne, Colette Meunier, Francine Meurice, Jean Perbal, Marc Quaghebeur, Claudine Vandewoude, Michèle Van Huysse-Drymael, Louis Vannieuwenborgh.

Relecture :

Claude Buchkremer, Carine Dierkens, Michèle Maitron-Jodogne, Michèle Van Huysse-Drymael.

Coordination de la rédaction et composition du numéro :

Francine Meurice

Graphisme de la couverture :

Claudine Vandewoude

Traductions :

Claude Buchkremer (du néerlandais et de l'allemand),
Jean Chasse et Françoise Hecq (du wallon du Centre et du Borinage).

Relations internationales EDAC :

Claude Buchkremer et Francine Meurice

Éditeur responsable :

Francine Meurice, APA-AML, Archives & Musée de la Littérature, KBR
Boulevard de l'Empereur, 4 – 1000 Bruxelles – Belgique.

La revue est consultable en ligne sur le site des AML :

<http://www.aml-cfwb.be/archives/fondsapaaml>

Contacts et/ou commande :

Francine Meurice : francinecamillemeurice@gmail.com

Carine Dierkens : carine.dierkens@skynet.be

Par courrier : Archives & Musée de la Littérature/ pour l'APA-AML
KBR (3^e étage)
Boulevard de l'Empereur, 4
1000 Bruxelles
Belgique

Couverture :
Ex-libris d'Armand Vander Elst.

Prix du numéro : 12 euros (frais de port compris pour la Belgique).

DÉDICACE

Nous dédions ce numéro 11 de notre bulletin de liaison à la mémoire de nos amis :

- Françoise Hecq, décédée ce 25 septembre 2022, auteure d'échos de lecture et de *Fragments autobiographiques* ;

 - Fiorella Giovanni, décédée le 19 août 2021, auteure de récits autobiographiques et du *Diaire-diario* ;

 - André Leroy, décédé le 5 août 2020, diariste de toute une vie et amateur éclairé du *Journal d'Amiel*.
-

PUBLICATIONS

- *Actualités du Patrimoine Autobiographique aux Archives et Musée de la Littérature. Bulletin de liaison du groupe de lecture APA-AML, n° 10, 2020.*
- Gilbert Moreau (dir.), *Les Moments littéraires. Revue de littérature. Diaristes belges, n°45, 2021.*
- Francine Meurice, « Un tour en URSS en 1933. La notation du voyage dans les égodocuments de Maurice De Wée », in *La Faute à Rousseau. Voyager... et l'écrire, n° 88, octobre 2021.*
- Carine Dierkens, « Les récits de formation des instituteurs », in *La Faute à Rousseau. Nos écoles, n° 91, octobre 2022.*
- Association pour l'autobiographie et le patrimoine autobiographique, *Chère Apa. 30 ans de collecte autobiographique, 2022.* Ouvrage collectif des apaïstes français pour l'anniversaire des 30 ans de l'APA.

PRÉSENTATION DU NUMÉRO

EN BELGIQUE, L'HISTOIRE DE L'AUTOBIOGRAPHIE RESTE À FAIRE

Lorsque Gilbert Moreau, le directeur de la revue *Les Moments littéraires*, nous a demandé de collaborer au numéro qu'il consacrait aux diaristes belges¹, nous avons pu constater qu'une histoire de l'autobiographie et des égodocuments restait à faire en Belgique, tant les déclinaisons des types d'écriture du *je* dépendent également des structures et des mentalités nationales. Le dictionnaire français de l'autobiographie, *Écritures de soi de langue française*², publié en 2018, consacre un article à la Belgique. Jean-François Plamondon³ affirme y reprendre le discours sur l'autobiographie des historiens⁴ de la littérature belge auxquels il dit se référer. Il lie l'écriture de soi à la conquête d'une identité nationale, en construction à la naissance du « Royaume biculturel », en rupture dans l'après-guerre à cause de l'attraction parisienne, en hybridation avec l'émergence des écrivains et des écrivaines issus de l'immigration italienne, espagnole et maghrébine. Cet article constitue plus une tentative de description de l'histoire littéraire des deux derniers siècles – avec tous les poncifs chers à la vision française de la Belgique⁵ – qu'une étude du phénomène autobiographique en Belgique francophone. Les

¹ *Les Moments littéraires. Revue de littérature. Diaristes belges*, n°45, 2021, 246 pages. Marc Quaghebeur signe l'introduction, « Des Moments très différents ». Francine Meurice a transcrit les extraits des journaux de Maurice De Wée, José Dosogne, François Houtart, Sara Huysmans, Marcel Lecomte, André Leroy et présenté ces diaristes.

² Françoise Simonet-Tenant (dir.), *Dictionnaire de l'autobiographie. Écritures de soi de langue française*, Paris, Honoré Champion, 2018.

³ Jean-François Plamondon, « Belgique », in Françoise Simonet-Tenant (dir.), *Dictionnaire de l'autobiographie. Écritures de soi de langue française*, Paris, Honoré Champion, 2018, p. 127-129.

⁴ Jean-Pierre Bertrand, Michel Biron, Benoît Denis et Rainer Grutman, *Histoire de la littérature belge francophone 1830-2000*, Fayard 2003 ; Benoît Denis et Jean-Marie Klinkenberg, *La littérature belge. Précis d'histoire sociale*, Loverval, Labor, 2005 ; Marc Quaghebeur, *Balises pour l'histoire des lettres belges*, Loverval, Labor, 1998 ; Estrella de la Torre et Martine Renouprez (dir.), *L'autobiographie dans l'espace francophone. I – La Belgique*, Servicio de publicaciones, Universidad de Cádiz, 2003.

⁵ L'œuvre de Charles de Coster est comparée à un « prisme rustre ».

journaux d'Henry Bauchau⁶ ne sont même pas cités, alors qu'ils constituent le phénomène majeur des dernières décennies et ne peuvent en rien se réduire aux perspectives néo-classiques et lundistes auxquelles Jean-François Plamondon semble assimiler l'écriture autobiographique de l'après-guerre. *Nous deux* et *Da solo* de Nicole Malinconi ne sont pas mentionnés dans ce que l'auteur qualifie de « rital-littérature », alors qu'ils en constituent les textes majeurs. Aucune allusion non plus aux journaux de guerre ou à la singulière autobiographie d'un collaborateur, Raymond De Becker, *Le livre des vivants et des morts*⁷.

L'autobiographie proprement dite, comme « mise en scène réfléchie de soi-même et du temps, se voulant ouvertement Littérature, tout autant que reprofilage de soi hors scories humorales ou indiscrettes, ne fait pas légion dans la Belgique littéraire »⁸. En revanche, nos archives d'égodocuments attestent d'une pratique répandue du récit de vie et du journal personnel dont les deux corpus, celui des inédits rassemblés dans le numéro des *Moments littéraires* et celui rassemblé ici dans ce numéro 11 de notre revue *Actualités du Patrimoine autobiographique aux AML*, permettent l'ébauche d'une description un peu moins sommaire.

LA PRATIQUE DU JOURNAL PERSONNEL DANS LE FONDS APA

Les journaux peuvent être répartis en deux catégories suivant que leurs auteurs sont des diaristes au long cours ou des diaristes occasionnels.

⁶ Bien qu'un article du même dictionnaire lui soit consacré.

⁷ Bruxelles, Éd. de la Toison d'Or, 1942.

⁸ Marc Quaghebeur, « Introduction » in *Les Moments littéraires*, n°45, p. 6. « Ainsi fait Camille Lemonnier dans *Une vie d'écrivain* [...]. Tel est également le cas en 1976 d'*Une Enfance gantoise* de Suzanne Lilar. » Marc Quaghebeur, *idem*.

Les diaristes au long cours, ou « généralistes »⁹

Dans ce numéro nous présentons deux journaux rédigés durant toute une vie, celui de Simone Bellière-Vosch écrit de 1940 à 2012, et celui d'André Leroy écrit de 1944 à 2019. Notre fonds en possède un troisième, celui de Maurice De Wée écrit de 1924 à 1959 dont les comptes rendus de lecture *in extenso* ont paru dans les numéros 8 et 9 de notre bulletin. Charles François n'a livré que le premier tome d'extraits de son journal de 1962 à 1982.

Les diaristes occasionnels

Les diaristes occasionnels ne tiennent leur journal que temporairement, dans des moments de confrontation avec l'extraordinaire qui les incitent à prendre des notes, lorsque le moi est propulsé hors de son vécu habituel. Cette rupture dans l'écoulement existentiel provoque une acuité aux événements ou à l'analyse de soi dont ils désirent témoigner ou se souvenir en rédigeant un journal personnel. Ces journaux limités dans le temps sont les plus nombreux dans les collections de l'APA, comme le souligne également Claudine Krishnan¹⁰ pour l'APA France.

C'est le cas des journaux de guerre, celui d'Arthur Perbal qui a vécu la Première Guerre mondiale dans les tranchées de l'Yser et dans le camp du Ruchard, et celui de François Houtart qui était en mission en juillet 1968, à Saïgon, pendant la guerre du Vietnam.

C'est le cas aussi des journaux de voyage, ce que celui de François Houtart est aussi, ou celui d'Armand Vander Elst qui consigne en 1910

⁹ Expression de Philippe Lejeune in *Autogenèses. Les Brouillons de soi*, 2, Paris, Seuil, Poétique, 2013.

¹⁰ Claudine Krishnan, « Les journaux personnels dans les collections APA » in *Chère APA. 30 ans de collecte autobiographique*, Ambérieu-en-Bugey, 2022, p. 48-51.

Voir également Philippe Lejeune et Catherine Bogaert, *Un journal à soi : histoire d'une pratique*, Paris, Les éditions Textuel, 2003, Philippe Lejeune et Catherine Bogaert, *Le journal intime : histoire et anthologie*, Paris, Les éditions Textuel, 2006 et Philippe Lejeune, *Aux origines du journal personnel : France. 1750-1815*, Honoré Champion, 2016.

et 1911 ses excursions en train en Belgique au départ de Bruxelles, avec sa future épouse.

C'est le cas enfin des journaux liés à une période de la vie, comme la fin de vie, pressentie chez José Trussart qui tient le journal de ses promenades méditatives au Bois de la Cambre en 2012, ou annoncée chez Fiorella Giovanni. Son *Diaire-diario* est un journal de transition lors de son entrée dans une résidence pour seniors à Versailles, tenu de fin 2019 à juillet 2021.

LA PLACE DU LECTEUR DANS LE JOURNAL PERSONNEL

Aucun des diaristes de cette livraison, excepté Charles François dont l'intention explicite est de faire œuvre avec le matériau de ses journaux autoédités, ne se soucie de publier son journal. Cependant, ils inscrivent tous différemment le regard d'un tiers, le lecteur éventuel (construit ou réel), suivant un continuum qui irait de son effacement total – comme dans les « carnets autoréflexifs de Paul Willems »¹¹ ou dans le journal de Jocelyne François¹² qui publie son journal tout en maintenant cette posture autoréflexive du diariste – à sa présence par « l'intériorisation de l'œil d'un tiers qui juge, comme chez Henry Bauchau »¹³.

Le journal de jeunesse de Simone Bellière-Vosch revendique l'autoréflexivité totale dès la classique mise en scène liminaire du droit au secret accompagnée de ses menaces à l'encontre du tiers qui le violerait. Cette posture se modifie, dans les journaux postérieurs, au fur et à mesure de la pratique parallèle d'une écriture littéraire de fiction par la diariste. Le journal de 1974-1975¹⁴ note, pour l'exorciser, l'histoire

¹¹ Marc Quaghebeur, « Introduction » in *Les Moments littéraires*, n°45, p. 6.

¹² François, Jocelyne, *Car vous ne savez ni le jour ni l'heure. Journal 2008-2018*, édition établie et annotée par Gilbert Moreau, préface de René de Ceccatty, Paris, *Les Moments littéraires*, revue de littérature, hors-série n° 4, 170 pages, 2022. Voir la notice de lecture en fin de notre bulletin, dans la rubrique des publications.

¹³ Marc Quaghebeur, « Introduction » in *Les Moments littéraires*, n°45, p. 5.

¹⁴ Voir la notice de cette partie du journal dans le numéro n°10 de notre bulletin (2020), p.9 et 10.

d'une liaison passionnelle ; avec l'intention d'en faire un roman : *Un adultère banal dans un bureau*.

François Houtart, en inscrivant « confidentiel et personnel » en marge de son journal de voyage au Vietnam des 10, 11 et 12 juillet 1968, désigne le seul lecteur autorisé de ses notes, son destinataire, le cardinal Léon-Joseph Suenens.

Fiorella Giovanni envoie systématiquement les pages datées de son *Diaire-diario*, au fur et à mesure de leur rédaction (du 27 décembre 2019 au 5 juillet 2021), à l'APA-AML, désignant ainsi son lecteur dépositaire et rompant le contrat d'autoréflexivité. Le 5 juillet 2021 devient la dernière page, la fin du journal, – la diariste est décédée un mois plus tard, le 19 août 2021 – un journal ne connaissant pas son terme, par définition, à l'inverse de l'autobiographie qui est clôturée dès le départ par la date du moment où elle s'écrit, la date à partir de laquelle son auteur raconte. Cette distinction majeure entre le journal et l'autobiographie est établie par Philippe Lejeune dans son analyse des fins des journaux dans *Autogenèses : Les brouillons de soi*¹⁵, et le titre du quatrième volume du journal de Jocelyne François le souligne encore, *Car vous ne savez ni le jour ni l'heure. Journal 2008-2018...*

LA CULTURE EUROPÉENNE DU JOURNAL PERSONNEL

« Malgré les différences entre pays de tradition catholique ou protestante, il y a certainement en Europe une culture commune du journal, avec des variantes »¹⁶, tel est le postulat formulé par Philippe Lejeune. L'introduction du volume sur les *Diaristes belges* [francophones] pointe, elle, des spécificités telles que « l'introspection protestante qui est rarement le fait des Belges et la recomposition autobiographique qui est plus prégnante en France – avec la forme de fictionnalisation qu'elle implique »¹⁷. Deux journaux de notre bulletin font exception à la thèse des spécificités. La principale caractéristique du journal généraliste

¹⁵ Philippe Lejeune, *Autogenèses. Les Brouillons de soi*, 2, Paris, Seuil, Poétique, 2013, p. 355-388.

¹⁶ Philippe Lejeune et Catherine Bogaert, *Le journal intime : histoire et anthologie*, Paris, Les éditions Textuel, 2006, p. 235 « Archives européennes ».

¹⁷ Marc Quaghebeur, « Introduction » in *Les Moments littéraires*, n°45, p. 7.

d'André Leroy est l'introspection et dans son « roman », *Il faut du temps pour faire un homme*, Pierre-Emmanuel Mathieu mêle journal et fiction.

L'autre aspect de cette culture européenne du journal personnel concerne le rapport à la politique. Philippe Lejeune souligne, dès 2006, l'intérêt de ce mouvement qui se dessine partout en Europe pour constituer des archives autobiographiques¹⁸ qui témoignent « du lien entre le régime politique (de la démocratie à la dictature ou à la terreur) et l'expression personnelle »¹⁹. Il donne l'exemple « des archives du NKVD ouvertes depuis 1995 qui contiennent de nombreux journaux intimes de personnes arrêtées, pièces à conviction pour les envoyer au goulag, et du *Journal d'une écolière soviétique*, de Nina Lougovskaïa publié en France chez Laffont en 2005 »²⁰. Dans le journal de son séjour au Vietnam, en pleine guerre après l'offensive du Têt, François Houtart masque les noms et les lieux par prudence pour ses contacts à Saïgon. La lettre d'accompagnement, qu'il adresse au cardinal Suenens, dénonce à mots couverts les pressions de l'université et les intimidations des milieux catholiques locaux concernant son engagement.

LA PRATIQUE DU RÉCIT DE VIE DANS LA COLLECTION DE L'APA

Les confins du territoire autobiographique

La carte géographique de l'autobiographie, dessinée dans ce numéro 11 de notre bulletin par les récits de ceux qui arrivent en Belgique et de ceux qui partent à l'étranger, s'étend de la Russie à la Perse en passant par le Guatemala, le Congo et Nice.

Dans *Conversation [avec son fils] Serge Meurant*, l'illustratrice Élisabeth Ivanovsky raconte son parcours artistique, d'abord en Russie dès son enfance, puis à son arrivée à Bruxelles à 22 ans, en 1932, à l'école d'art

¹⁸ Philippe Lejeune et Catherine Bogaert, *Idem*, p. 236. Depuis, plusieurs de ces archives se sont fédérées pour créer, en 2015, l'EDAC (The European Ego-Documents Archives and Collections) : [HTTPS://EDAC-EU.ORG/](https://edac-eu.org/)

¹⁹ *Idem*.

²⁰ *Idem*.

de La Cambre récemment fondée par Henry Van de Velde ; sa rencontre avec Frans Hellens qui la choisira pour illustrer ses textes ; sa collaboration avec les milieux littéraires et sa carrière d'illustratrice de livres pour enfants.

Danielle de Brucq nous conduit, au Guatemala, avec son arrière-grand-père Édouard Alfred de Brucq, pour une équipée d'essai de colonisation belge durant le premier règne, celui de Léopold I^{er}, et en Perse, avec son grand-père Adrien Alfred de Brucq, franc-maçon et ingénieur à Téhéran, de 1901 à 1915.

Dans son récit *La cage à poules. Congo belge*, qui couvre les années 1926 à 1947, Liliane Cools nous dit sa nostalgie de cette période vécue dans la liberté du corps en contact avec la nature, comme dans plusieurs autres récits de femmes de notre fonds APA, qui ont vécu leur enfance au Congo belge.

C'est en résidence obligée à Nice, après avoir accompagné le gouvernement belge en exil comme ministre d'État, que Paul Hymans écrit son exode de mai 1940 sur arrière-fond des souvenirs du gouvernement exilé à Sainte-Adresse durant la Première Guerre mondiale.

Les récits de vie des archivistes familiaux

Danielle de Brucq dans *Journal de mon imaginaire* et Jean Perbal dans *Le relief du temps* travaillent à partir d'archives familiales pour rédiger leur autobiographie. Leurs archives remontent très loin dans le temps, en 1833 pour les ancêtres de Brucq, date de naissance d'Édouard de Brucq, l'auteur des *Mémoires* du Guatemala ; au XVII^e siècle par des recherches généalogiques pour la famille Perbal, dont un descendant de trois frères tailleurs de pierre s'installe au Luxembourg belge en 1820. Ces deux archivistes familiaux éprouvent le même désir de transmission d'un patrimoine de connaissances et de savoir incommunicables en dehors de ce passage par l'écriture de soi. Tous deux ont une tendance à l'encyclopédie, induite par le souci de retrouver puis de transmettre les contextes perdus dans lesquels ont vécu leurs ancêtres qui les fascinent.

Bernard Courtois a désiré que les *Mémoires* de son arrière-grand-père Lucien Warnimont, instituteur communal à Anlier de 1875 à 1919, soient conservés dans notre patrimoine autobiographique afin d'en assurer la transmission. Ces Mémoires retracent l'histoire de l'enseignement

primaire à partir de l'existence de la Belgique en 1830. L'instituteur y raconte le dilemme qu'il a vécu au moment de la promulgation en 1879 de « la loi du malheur » – la loi du député libéral Van Humbeek refondant la loi organique de 1842. Cette loi bouleversa l'enseignement scolaire établi en obligeant les communes à ouvrir des écoles sans cours de religion. Les instituteurs durent choisir leur camp...

Les fragments autobiographiques

Une autre façon de faire, pour écrire le récit de sa vie, est de procéder par fragments, plus ou moins travaillés par les élaborations psychiques que ces découpages trahissent.

L'autobiographie épisodique de Françoise Hecq produit des micro-narrations qui s'apparenteraient davantage à des biographèmes. Ils travaillent la relation à soi comme construction de l'ego, y compris dans l'histoire du roman familial qu'ils mettent à distance par l'humour des anecdotes croquées de manière littéraire.

Piet Korse, qui n'en est pas à sa première autobiographie, poursuit son récit tant qu'il est en vie, comme le signale son titre *Wie blijft, die schrijft* [*Celui qui reste écrit*], en suivant le fil des anecdotes souvent humoristiques que sa mémoire lui restitue. Missionnaire Mill Hill pendant quarante ans en Afrique de 1963 à 2003, il a beaucoup écrit et publié, sur les Mongos et les Basoga, mais jamais sur lui-même avant son autobiographie de 2006. Dans cette autre version du récit de soi, il confie son inquiétude à propos du sort qui sera réservé aux deux mille pages de journal intime qu'il a écrites tout au long de ses quarante années de carrière de missionnaire au Congo et en Ouganda. Il s'étonne du peu d'intérêt de ses supérieurs religieux pour cette histoire personnelle participant de l'histoire tout court.

LES FONDS DU PATRIMOINE AUTOBIOGRAPHIQUE AUX AML

Depuis 2020, deux nouveaux fonds sont arrivés dans nos archives que nous présentons dans ce numéro : le fonds André Leroy, diariste, et le fonds Armand Vander Elst, créateur d'ex-libris.

L'APA-BEL qui a cessé ses activités de collecte, de conservation et de lecture des égodocuments en 2021, qu'elle avait initiées en 2002, a décidé

de donner son fonds d'archives autobiographiques aux AML qui se sont engagés à l'archiver et à le conserver. Ce fonds de 253 documents vient enrichir notre collection APA-AML déjà riche de 922 fiches encodées. Le groupe de lecture de l'APA-AML remercie Rolland Westreich de lui avoir confié ce fonds d'archives du patrimoine autobiographique pour le conserver aux AML.

Francine Meurice et Marc Quaghebeur

PRÉSENTATION DES FONDS

LE FONDS ANDRÉ LEROY

Le fonds André Leroy est constitué de son journal, rédigé de 1944 à 2019, et de la correspondance familiale (plus de 200 lettres) que son frère Pierre, médecin au Congo belge, a adressée à ses parents de 1948 à 1965.

Notice biographique

Né en 1927 à Bruxelles, il décède en 2020 à Bruxelles. Après avoir quitté le séminaire de Malines, où il a étudié de 1944 à 1949, André Leroy s'inscrit pour une année préparatoire en philosophie et lettres à l'Université Saint-Louis de Bruxelles puis pour des études de droit à l'Université catholique de Louvain. Parallèlement, en 1952, il suit les cours d'Assurances, deux soirées par semaine, à l'École commerciale de la ville de Bruxelles. Il fera sa carrière dans le domaine des Assurances. Diariste prolifique, André Leroy a écrit son journal, quasi quotidiennement, à partir de ses 18 ans et presque jusqu'au terme de sa vie, à 93 ans. C'était un amateur éclairé du Journal d'Amiel qu'il évoque souvent dans son journal. Le lecteur peut ainsi suivre André Leroy dans sa découverte du

diariste modèle²¹, dans la recherche des premières éditions, dans ses commentaires de lecture et ses travaux d'édition. André Leroy a publié deux ouvrages sur Amiel : *Henri-Frédéric Amiel, Louise Wyder. Égérie, Correspondance choisie*, établie et présentée par Louis Vannieuwenborgh et André Leroy (L'Âge d'Homme, 2004), *Amiel et sa plus jolie amie, Élisabeth Guédin, Une lecture du journal intime d'Amiel*, (Métamorphoses, 2014).

Francine Meurice

Origine du fonds

Ces archives d'égodocuments ont été léguées à l'APA-AML par André Leroy par l'intermédiaire de Louis Vannieuwenborgh, son ami, également diariste et fervent lecteur d'Amiel. C'est la lecture du journal et de la correspondance d'Amiel qui les a d'ailleurs réunis ainsi que le travail commun qu'ils lui ont consacré.

Inventaire du journal

Sommaire du journal [MLPA 00550]

1944-1952 : carnets n° 1 à 16

1952-1955 : carnets n° 17 à 37 + carnet restaurants et table des matières.

1955-1968 : carnets

9/07/1956-13/06/1957 : notes

Noël 1956-18/08/1957 : notes

18/08/1957-8/12/1958 : notes

11/12/1958-13/07/1962 : notes

20/07/1962-23/10/1965 : notes

3/11/1965-4/09/1966 : notes

²¹ Il signale Amiel dans son journal dès 1950.

5/09/1966-29/03/1967 : notes
1/09/1967-31/08/1967 : notes
1/09/1967-29/02/1968 : notes
3/1968-9/1968 : dossier n° IX
9/1968-12/1968 : dossier n° X
1/1969-5/1969 : dossier n° X bis
6/1969-10/1969 : dossier n° XII
2/1970-6/1970 : dossier n° XII bis
6/1970-11/1970 : dossier n° XIII
4/11/1970-8/02/1971 : journal intime
9/02/1971-20/06/1971 : journal intime
21/06/1971-15/12/1971 : journal intime
12/1971-4/1972 : dossier n° XV
4/1972-1/1973 : dossier n° XV bis
12/1973-9/1974 : carnet n° XVII + conflit avec son courtier (affaire TREFIBEL)
9/1974-6/1977 : carnets n° XVII bis à XX + dossier Basyn
12/06/1977 : journal intime
2/06/1978-1/10/1979 : journal intime
2/10/1979-16/03/1981 : journal intime
17/05/1981-28/08/1982 : notes
1981 : Annexe au journal intime : Affaire Buisseret
1982 Toussaint : carnet n° IX. Extraits divers.
28/08/1952-23/09/1983 : notes
Sans date : carnet n° XIV. Divers
23/09/1983-3/03/1985 : journal intime
3/03/1985-25/12/1986 : notes
25/12/1986-21/02/1988 : journal intime
22/02/1988-22/03/1989 : journal intime
22/03/1989-25/03/1990 : journal intime
28/03/1990-16/02/1992 : journal intime

10/02/1992-28/09/1992 : journal intime
9/1992-4/1993 : dossier n° 34
4/1993-1/1994 : dossier n° 35
1/1994-9/1994 : dossier n° 36
9/1994-5/1995 : dossier n° 37
5/1995-1/1996 : dossier n° 38
1/1996-10/1996 : dossier n° 39
4/10/1996-19/11/1997 : journal intime
19/11/1997-5/11/1998 : journal intime
6/11/1998-29/9/1999 : journal intime
29/09/1999-22/01/2001 : journal intime
22/01/2001-4/05/2002 : journal intime
5/05/2002-3/05/2003 : journal intime
4/05/2003-10/08/2004 : journal intime
11/08/2004-2/12/2005 : journal intime
Novembre 1993-décembre 2004 : résumé du journal
2000-2009 : carnets n°VI, XV, XVI, XXX-19-20. Sexualité
Janvier 2005-décembre 2012 : résumé du journal
9/2012-9/2018 : carnets nos 52 à 57
Janvier 2013-décembre 2018 : résumé du journal
Janvier 2019 : journal

Louis Vannieuwenborgh

LE FONDS ARMAND VANDER ELST ET LES EX-LIBRIS

Fonds déposé et présenté par sa petite-fille Michèle Van Huysse-Drymael.

Notice biographique

Armand Rodolphe Vander Elst, né à Bruxelles le 29 avril 1886 et décédé à Schaerbeek le 4 mai 1935, est le fils du relieur-doreur Pierre Jean Baptiste Vander Elst et de Louise Anne Krugger. Après des études d'instituteur puis de professeur, il enseigne le dessin, la sculpture, les arts décoratifs à l'École Normale Charles Buls. Il épouse Julie (Louise) Pauwels à Anderlecht le 29 juin 1912. Pendant la Première Guerre mondiale, Armand est mobilisé comme brancardier. À la fin de la guerre, il est détenu comme prisonnier militaire en Allemagne. Il envoie à Louise des cartes postales du camp de Dülmen. Le 8 juillet 1931, Armand se verra attribuer la Médaille de la Victoire et la Médaille Commémorative de la Guerre 1914-1918.

Armand Vander Elst est un professeur compétent et apprécié. Dans un Manuel destiné à l'enseignement primaire, moyen et normal, il insiste sur « l'importance éducative du dessin au point de vue de la culture intégrale de l'élève (esthétique, intellectuelle, manuelle, morale et sociale) ».

Armand est aussi artiste : il sculpte, dessine, peint, réalise des eaux-fortes, et se spécialise dans la création d'ex-libris. Coxyde, la mer du Nord, les toits et les ruelles de Bruxelles et des petites villes de Flandre sont la principale source d'inspiration de sa peinture. Il participe à de nombreuses expositions : à la « Galerie Nouvelle » (avenue des Arts), à « La Cimaise » (chaussée de Haecht), à la « Salle Delgay » (rue Royale). Plusieurs de ces expositions sont organisées par la Société « l'Art pour tous », dont le Président d'honneur est Emile Jacquain, échevin de l'Instruction publique et des Beaux-Arts de la Ville de Bruxelles. C'est Armand qui a dessiné le logo de la Société et qui en a choisi la devise *Ars longa - Vita brevis*. Ses œuvres sont louées par la critique.

Dans son journal intime, il décrit avec talent et sensibilité la mer du Nord, la neige, le dernier jour de l'Exposition de 1910, ... et son grand amour pour Louise. Il est aussi l'auteur, sous le pseudonyme de Rodolphe ou Armand Stoumont, de nombreux carnets dans lesquels il consigne des romans *Marchandise* (1930) et *Pour l'Art* (1932), des poèmes, des pièces de théâtre *Jamais deux sans trois* et *Marchandise* (1933), une histoire filmée *L'Amour veille* (1931).

L'ex-libris ou l'amour du livre

L'ex-libris, (du latin *ex libris meis*, « faisant partie de mes livres »), est une vignette ajoutée à l'intérieur d'un livre par laquelle le propriétaire marque sa possession. Il apparaît en Allemagne au XVI^e siècle, grâce à l'imprimerie, qui permet de le reproduire en plusieurs exemplaires. Il se répand ensuite en Europe.

Les premiers ex-libris, héraldiques, permettaient l'affirmation de l'orgueil des classes privilégiées : ils représentent les armes, la devise du propriétaire. La décadence de la noblesse, le développement de la classe moyenne, la diffusion des théories égalitaires d'après 1789 entraînent le déclin de l'ex-libris.

Le XIX^e siècle voit la renaissance de l'ex-libris : la diffusion du livre s'amplifie fortement avec l'industrialisation de la production de papier et entraîne le développement de la bibliophilie. Celui de l'*ex-libris* moderne (à partir de la fin du XIX^e siècle) va de pair avec celui de la littérature.

L'ex-libris permet d'identifier le propriétaire d'un livre : « Si tu veux perdre un livre, prête-le ; si tu veux perdre un ami, prête-lui », mais l'ex-libris est aussi et surtout un ornement esthétique, qui fait vivre le propriétaire après sa mort.

Certains bibliophiles souhaitent apposer un même ex-libris sur chacun de leurs livres. Mais progressivement, la plupart se font faire des ex-libris différents. De nombreux collectionneurs d'ex-libris participent à des échanges nationaux ou internationaux.

Même s'il est de dimension modeste, l'ex-libris n'est pas le fruit d'un art mineur. C'est un art à part entière, qui a été pratiqué par de très grands artistes.

L'ex-libris est « la représentation graphique d'une individualité » nous disait l'écrivain et illustrateur Lucien Jorez. Il utilise le symbole, l'allégorie, la citation brève. Il permet une grande liberté, tout en exigeant un sens aigu de la clarté et de la concision.

La technique la plus utilisée pour la réalisation d'un ex-libris est l'eau-forte, un procédé de gravure en taille-douce sur une plaque métallique (le plus souvent en cuivre) à l'aide d'un mordant chimique (un acide). On

utilise aussi la gravure sur bois, la pointe sèche, la photogravure, la lithographie, l'héliogravure.

L'ex-libris moderne a débuté en Belgique avec Félicien Rops (1833-1898), le premier graveur belge à avoir réalisé des ex-libris modernes : il en aurait produit une trentaine.

Par la suite, Fernand Khnopff (1858-1921) a insisté sur les caractéristiques spécifiques de l'ex-libris belge : « On peut affirmer que chaque pièce belge représente un bibliophile, connaissant et aimant le livre, et n'y plaçant qu'une marque simple, de petite dimension, ne déparant en somme pas le volume. Nos artistes ont admirablement compris les nécessités de l'ex-libris ; clarté de formes, clarté de symboles. Nous n'avons sous le rapport de la valeur esthétique, rien à envier à nos voisins. Et malgré leur format restreint, les pièces de provenance belge peuvent figurer en bonne place dans un historique de la matière ».

Parmi les ex-libristes belges, on peut citer : Armand Rassenfosse (1862-1934), Louis Titz (1859-1932) qui fonde en 1909 l'A.B.C.D.E. (Association Belge des Collectionneurs et Dessinateurs d'Ex-Libris), Armand Rels (1874-1951), Victor Stuyvaert (1897-1974) et Armand Vander Elst (1886-1935).

En 1900, le « Jeune Barreau » de la ville d'Anvers organise une exposition. La revue flamande *De Vlaamsche School* publie à cette occasion un article bondé d'aperçus originaux, incitant plusieurs artistes à réaliser des ex-libris.

Michèle Van Huysse-Drymael
D'après une étude réalisée par la fille d'Armand,
Gilberte Vander Elst-Van Huysse (1920-1960)

Le journal d'Armand Vander Elst

Écho de lecture et extraits : voir la rubrique « Les diaristes ».

CATALOGUE THÉMATIQUE DES ÉCHOS DE LECTURE

LA SECONDE GUERRE MONDIALE

L'exode

Hermanus, Merry, *Paul Hymans. Carnet d'exode 1940. Un géant de la politique belge dans la tourmente*, Bruxelles, Belg-O-Belge, 173 pages, 2022.

Écho de lecture

Par un beau jour du confinement, lors de la pandémie du COVID, qui débuta en mars 2020 en Belgique, Merry Hermanus a trouvé un manuscrit de nonante-trois pages dans sa boîte aux lettres. Ce manuscrit retrouvé contient le récit que Paul Hymans, ministre d'État, donne de son exode en 1940.

Après recherches et enquêtes dans les archives, Merry Hermanus confirme que ce texte n'a jamais été publié bien qu'il soit connu des biographes de Paul Hymans puisqu'ils en citent les dernières lignes. La raison de cette réserve est sans doute liée à son sujet : la question royale. Le texte a toutefois été sauvegardé car Merry Hermanus constate qu'il s'agit d'une copie et non de l'original. À son tour il décide de transcrire le texte, de le commenter, et de le publier sous le titre *Paul Hymans. Carnet d'exode 1940. Un géant de la politique belge dans la tourmente*, aux éditions bruxelloises Belg-O-Belge.

Le récit est composé de quatre parties : « 1. Mon départ de Bruxelles – 14 mai 1940, d'Ostende à Poitiers ; 2. La capitulation de l'armée belge – La réaction de l'opinion belge en France ; 3. Comment l'opinion a évolué et mes premières conclusions – L'Union nationale ; 4. De Poitiers à Nice – L'Armistice franco-allemand ». Sans date d'écriture, la rédaction du texte reste proche des événements qu'elle relate puisque Paul Hymans meurt le 6 mars 1941.

Le récit de Paul Hymans réaffirme dans un style sobre et sur un ton intransigeant que c'est la légitimité constitutionnelle des ministres qui est garante de la démocratie. Le roi, comme chef de l'armée, avait le droit de décider de la capitulation de la Belgique mais il est aussi le chef de l'État. Son refus de suivre le gouvernement des ministres en exil en restant en Belgique comme chef de l'armée auprès du peuple ne respectait donc pas la Constitution. Une fois ce dilemme posé entre les deux fonctions royales, et la faute politique dénoncée, Paul Hymans analyse avec sincérité toutes les nuances de son opinion qui évolue au fur et à mesure que les informations se précisent. Outragé au départ, il se réconciliera avec la personne royale dès lors que la solution politique est trouvée dans l'article 82 de la Constitution qui dispose que lorsque le roi est dans l'impossibilité de régner le Conseil des ministres exerce ses pouvoirs.

Le récit de Paul Hymans est un témoignage de première ligne car il a suivi le gouvernement belge en exil comme conseiller en sa qualité de ministre d'État et représentant du parti libéral. Dans cette mission, il est accompagné par le comte Henry Carton de Wiart du parti catholique et par Émile Brunet du parti socialiste. C'est à leur demande que ces trois ministres d'État sont invités à rester en liaison avec le gouvernement. On se souviendra que Paul Hymans a présidé la première assemblée générale de la Société des Nations en 1920. Lui et ses deux compagnons, en tant que représentants des trois partis, ont en mémoire, comme l'explique Merry Hermanus, que l'Union nationale s'est constituée durant la Première Guerre mondiale en faisant entrer Paul Hymans, le libéral, et Émile Vandervelde, le socialiste, dans le gouvernement catholique homogène de l'époque qui partira en exil au Havre.

Le récit de Paul Hymans raconte aussi l'exode, comme le font les autres réfugiés depuis le moment où l'on doit quitter sa demeure en emportant de quoi survivre, en passant par les routes encombrées et bombardées en quête de logement et de nourriture, – même si pour lui, ministre d'État, l'accueil est organisé, certes parfois de façon inattendue : « Nous nous réunîmes au Consulat de Belgique qu'assiégeaient de longues files de compatriotes affolés. Nous logeâmes dans un navire du service congolais, le dernier construit et le mieux aménagé, le Baudouinville, qui, échappé d'Anvers sans avoir été atteint par les bombes, était amarré au quai de la Gironde, à quelques kilomètres du grand port de Bordeaux. » –, jusqu'à l'arrivée dans la France de Vichy. C'est pourquoi Merry Hermanus ajoute à cet intertexte de l'exode de mai 1940, un extrait d'un autre manuscrit,

celui de Jean Hermanus²², qui se souvient à quatre-vingts ans du mois de mai de ses quatorze ans sur les routes des réfugiés en France.

Francine Meurice

Hymans, Paul, [Récit d'exode], manuscrit, non daté, 93 pages [MLPA 00544].

Merry Hermanus a donné à l'APA-AML une copie numérisée du manuscrit de Paul Hymans qu'il a transcrit dans son livre *Paul Hymans. Carnet d'exode 1940. Un géant de la politique belge dans la tourmente*, présenté ci-dessus. Ce récit se déroule du 14 mai 1940 au 24 août 1940.

LE CONGO BELGE

Cools, Liliane, *La cage à poules. Congo belge*, tapuscrit, 50 pages et 60 planches de photos noir et blanc, 1994 [MLPA 00548].

Écho de lecture

Le récit de vie, *La cage à poules. Congo belge* de Liliane Cools, couvre les années 1926 à 1947²³. Il a été déposé dans les archives de l'APA-AML par Charles François²⁴ qui tenait ce document de sa marraine, amie de l'auteure à qui l'exemplaire est dédié. Le titre²⁵ s'interprète comme une métaphore de son retour sur son passé, du voyage dans son existence.

Liliane Cools écrit à la mémoire de son père, Norbert Cools, lieutenant de la Force publique en 1930, chef d'État-Major de la Force publique en 1939 et finalement commandant de la Défense du Bas-Fleuve à Boma. Son témoignage, destiné à son compagnon, à ses enfants et petits-enfants, est un plaidoyer en faveur de la colonisation qu'elle illustre par de

²² Merry Hermanus a légué à l'APA-AML, ce manuscrit de 764 pages des mémoires de son oncle Jean Hermanus (21 mars 1926-13 novembre 2016) [MLPA 00540].

²³ Liliane Cools réside au Congo de sa naissance, en 1927, au retour de la famille en Belgique, en 1947, où elle fera des études de journaliste à l'université.

²⁴ Cf. dans ce numéro, Charles François, *Journaux divers de l'ère prédigitale. 1962-1982*.

²⁵ Une cage à poule ou à écureuil, agrès de loisir, est un jeu d'escalade pour enfants.

nombreuses photos prises par son oncle Maurice Paternotte qui travaillait pour le service cartographique dans les montagnes du Kivu, durant les mêmes années.

Les souvenirs de la narratrice reprennent les thèmes récurrents des récits coloniaux. Elle évoque les longues traversées sur les navires luxueux comme le somptueux *Albertville*. Elle décrit les tensions dans la famille coloniale, nucléaire par la force des choses, à cause de l'éloignement et de la scission avec la famille restée en Belgique. Elle raconte l'itinérance et les déménagements de poste en poste, suivant les fonctions du père, de la hutte des débuts aux grandes villas comme celle de Léopoldville, où sa famille était voisine et amie de celle du Gouverneur Général Rijckmans. Elle vante la convivialité, l'entraide et la correction qui existaient entre coloniaux surtout au temps des pionniers, elle remarque que *cela a changé dans la génération suivante avec l'arrivée de mercenaires et d'individus peu scrupuleux*. Elle énumère les actions *civilisatrices* des missionnaires et de leur enseignement. Elle éprouve une énorme nostalgie de son enfance dans les grands espaces, du contact avec la nature, et de cette liberté de mouvement accordée aux petites filles, qu'elle n'est pas la seule²⁶ à décrire : elle monte à cheval avec son père, nage dans les vagues atlantiques à Banane et fait du vélo avec sa petite sœur.

Une page²⁷ de cette histoire intrigue, celle où Liliane Cools recueille les récits oraux de son Mwanba affectionné *qui se souvient de ce qui était avant l'arrivée des Blancs*. La mémoire s'élargit à l'autre point de vue. Cependant la part de reconstruction idéologique semble importante mais montre comment la transmission construit l'imaginaire collectif.

Francine Meurice

Extrait

« Nous l'aimions bien notre Mwamba et étions toujours très contents de le revoir. Il avait ses habitudes chez nous et il connaissait très bien les nôtres.

En Afrique, les histoires passent du grand-père au fils puis au petit-fils. C'est comme cela qu'il pouvait me raconter la vie avant l'arrivée des

²⁶ Isabelle Van Dorpe, *Une enfance au Congo*, [MLPA 00216].

²⁷ Page 45, que nous donnons en extrait ci-dessous.

Blancs. "Le premier arrivé était un Anglais, Bwana Ngelesa (Livingstone). Deux jours après son arrivée au village, complètement épuisé, il mourut. D'autres Blancs arrivèrent ensuite, mais ils semblaient très nerveux, impatients et on ne comprenait pas toujours ce qu'ils désiraient. Ils s'entouraient d'interprètes fantaisistes et ceux-ci ne racontaient que ce qu'ils voulaient bien ou ce qu'il leur semblait avoir compris... Ils chassaient les buffles et les antilopes et comme bien souvent ils abandonnaient le gibier, cela nous plaisait car c'était cela de moins à faire... Ils plaçaient une boîte noire sur trois pieds avec un œil menaçant, voulaient nous faire mettre en rang pour faire un portrait de notre clan. Nous étions tous très méfiants car s'ils prenaient notre esprit pour le porter dans le grand pays blanc que ferions-nous sans lui ? Sans dire un seul mot, nous nous sommes enfuis et ils ne nous ont pas rattrapés... Ils voyageaient avec des armes et des soldats noirs, armés. Nos femmes voulaient les suivre car elles les trouvaient beaux et intéressants. Nous devions les battre pour qu'elles continuent leur travail. D'habitude, les ménagères n'épargnaient pas leur peine. Qu'aurions-nous fait si après la chasse et la pêche, nous n'avions pas trouvé le repas prêt et les enfants soignés... Il faut pourtant dire que depuis que les Blancs arrivaient dans nos villages, les Arabes ne venaient plus nous voler nos jeunes gens (filles et garçons) et tout ce qui leur plaisait. C'était la fin de l'esclavage ; les Blancs veillaient sur nous et nous vivions en paix." »

Liliane Cools

LA GUERRE DU VIETNAM

Houtart, François, *Notes sur le Viêt-Nam, Lettre au Cardinal Suenens*, 10, 11 et 12 juillet 1968, 19 p. [MLPA 00249/0025/001/03].

Écho de lecture

Au cours du voyage d'étude qu'il fait en Asie durant l'été 1968, François Houtart passe trois jours au Vietnam, les 10, 11 et 12 juillet. Le pays est alors, et depuis des années, en pleine guerre. Le Nord et le Sud s'affrontent, les Américains imposent leur présence. Comment s'informer en un temps si court : soucieux de se faire une idée aussi juste

que possible de la situation, François Houtart observe intensément, dialogue, prend des notes.

C'est à Saïgon qu'il atterrit et séjourne. La ville est peuplée : trois millions d'habitants. La guerre est là, omniprésente, le bruit des hélicoptères et des bombes incessant, le couvre-feu imposé, et, en même temps, mystérieusement, *la vie suit son cours*. François Houtart parcourt la ville en tous sens. Les rues sont très animées, le trafic intense, le commerce prospère ; les enfants rentrent de l'école dans leurs uniformes blancs et bleus. Le port, lui aussi, est en pleine activité.

Dès le 10 juillet François Houtart multiplie les contacts mais, comme il le regrette vivement en introduction, ces contacts ne touchent qu'une partie de la population. *Je n' [...] ai rencontré que des Viet-Namiens*, écrit-il, *et j'ai dû malheureusement limiter mes contacts à des catholiques*. François Houtart ne tire pas de conclusions générales de ses divers entretiens mais on peut essayer de dégager un certain nombre de points.

Le plus frappant peut-être, c'est le rejet des Américains par la population. *Les Américains ne sont pas aimés. [...] On subit les Américains, on les méprise*. François Houtart précise d'ailleurs que les bombardements américains sont très meurtriers et ont fait beaucoup plus de victimes dans la population civile que ceux du Viêt-Cong. Les troupes communistes sont présentées, elles, au contraire, comme plutôt moins impitoyables qu'on a coutume de le dire.

Les dommages causés par la guerre et l'attitude des ennemis en présence poussent de très nombreux vietnamiens, en particulier les jeunes, à souhaiter la fin des conflits, même s'il faut, pour obtenir ce résultat, pactiser avec le FLN (le front de libération nationale).

Le gouvernement, lui, est pour *la guerre à outrance*. Il accepte de négocier avec le Nord, mais rejette le FLN qu'il perçoit comme une troupe de bandits. Un émissaire vient d'être envoyé à Washington pour préparer une rencontre entre Américains et Vietnamiens du Sud.

Et les catholiques, et l'Église, dans ce drame ?

François Houtart enchaîne les rencontres, dialogue avec les prêtres, les fidèles, un archevêque ; il engrange les informations.

Les nombreux catholiques du Nord qui se sont réfugiés au Sud, sont dans leur grande majorité hostiles aux communistes et plus encore

au FLN. Quelques-uns, cependant, moins intransigeants ou plus réalistes, penchent pour une négociation. Les communautés chrétiennes restées là-bas, sur place, ont une vie plus difficile ; il semble, malgré tout, que le FLN accepte leur présence et noue même parfois certains contacts avec des personnalités catholiques.

L'Église vietnamienne elle-même est, d'après François Houtart, comme bien d'autres Églises d'Asie, *une église hiérarchique et cléricale assez rigide*. Il note cependant la présence très encourageante d'un groupe de croyants – prêtres et laïcs –, plus ouvert.

Trois jours sont bien vite passés. Les prêtres rencontrés, avides d'une écoute, d'un soutien, aimeraient tellement que François Houtart prolonge son séjour. Lui-même regrette de ne pas rester plus longtemps. Son visa est limité ; il lui faut malheureusement partir.

En dernière partie de ses notes il se permet quelques considérations plus larges. Il revient, tout d'abord, sur une question essentielle abordée les jours précédents avec ses interlocuteurs : comment penser l'avenir des chrétiens, prêtres et laïcs, dans un monde géré par des communistes, comment penser l'avenir des Vietnamiens croyants dans un monde dominé par le FLN ? La réponse qu'il donne est lucide et empreinte d'un optimisme mesuré. Il faut être patient, très patient, et envisager comme possibles et même probables de réelles difficultés, surtout si l'Église et les croyants adoptent eux aussi une attitude intransigeante, mais le pari vaut sans doute la peine d'être tenté.

Il s'interroge enfin, en conclusion, sur la situation terrible – *absurde*, écrit-il – qu'il a rencontrée au Vietnam. Plusieurs communautés s'affrontent, le FLN, les catholiques du Nord, les Américains, qui toutes ont sans doute de bonnes raisons d'agir. Qui peut les condamner ? Mais qui peut accepter ce conflit ? Il faut prendre de la hauteur, en appeler à des autorités supérieures. Et à cette place l'Église a un rôle fondamental à jouer, une mission à remplir.

Michèle Maitron Jodogne

Extrait

« Les explosions sourdes continuent à retentir au loin – si loin au fond ! Qui cela empêcherait-il de dormir ? Que peut-on y faire ? Et pourtant quelle souffrance se cache derrière tous ces bruits presque étouffés, parfois un peu plus violents, parfois très courts, mais généralement pas trop forts, pour ne pas vous réveiller – en tout cas, vous, qui dormez à Bruxelles, à Paris, à New York ou à Moscou. Ah ! si un amplificateur pouvait apporter dans tous les haut-parleurs des radios et des téléviseurs les cris de ceux qui meurent ou sont touchés. »

François Houtart

Ébauche de notice biographique de François Houtart

François Houtart est né à Uccle (Bruxelles), le 7 mars 1925 et décédé à Quito en Équateur, le 6 juin 2017.

Le chanoine François Houtart fut à la fois, prêtre, sociologue, enseignant à l'Université catholique de Louvain et militant international pour la défense des droits humains élémentaires. Il est une figure fondatrice de la théologie de la libération et de l'altermondialisme.

L'année académique 1976-1977 est une porte d'entrée idéale pour essayer de cerner sa vaste et touffue carrière de scientifique et d'humaniste engagé. Cette année-là, François Houtart est choisi par l'Université libre de Bruxelles (l'université du Libre Examen) comme titulaire de la chaire Francqui pour y parler de la sociologie des religions. Cette désignation contribue à dépasser les clivages idéologiques et politiques habituels, comme le souhaite d'ailleurs la Fondation Francqui. Elle donne à François Houtart l'occasion de s'expliquer sur le fait que ses thèses pouvaient apparaître comme paradoxales : le choix du matérialisme historique comme méthode de travail en sociologie chez un catholique convaincu. Dès sa leçon inaugurale, il défendra l'idée que cette lecture marxiste pour aborder les rapports entre la religion et les modes de production précapitalistes et capitalistes est pour lui une science d'observation des rapports sociaux et donc un outil pour agir contre la tyrannie économique-politique qui n'a rien à voir avec l'aspect philosophique. La religion ne peut être identifiée à ses fonctions sociales.

En 1976, le recteur de l'Université libre de Bruxelles, Paul Foirers, présentait le professeur à son auditoire en rappelant ses nombreux titres universitaires et ses différentes fonctions en en faisant un portrait très ressemblant : « Philosophie et théologie au séminaire de Malines, licence en sciences politique et sociales à l'Université catholique de Louvain et

21 ans plus tard, doctorat en sociologie et entre-temps, avec une suprême nonchalance, mais une nonchalance laborieuse, François Houtart a glané le diplôme de l'Institut supérieur d'urbanisme appliqué à Bruxelles, quelques post-graduats aux États-Unis et même un doctorat *honoris causa* de Notre-Dame University en Indiana. Il a assuré et assure encore une aumônerie d'un service de la JOC (Jeunesse Ouvrière Chrétienne), le secrétariat de l'archevêché de Malines jusqu'à sa mission d'expert du Concile Vatican II et celle de consultant sur les problèmes socio-religieux au Cameroun, en Tanzanie, au Zaïre, en Afrique du Sud, en Amérique latine, en Corée, en Inde, au Pakistan, au Bangladesh, aux Philippines, en Thaïlande et même en Pologne. Sans oublier l'immense travail au CETRI (Centre international de sociologie religieuse et de la Fédération internationale des instituts de recherche socio-religieuse). »²⁸

À ce portrait, il faut ajouter les années qui suivent : les luttes de libération dans les colonies portugaises, l'engagement et les études au Viêt-Nam, en Amérique latine aux côtés des peuples indiens, les cours de sociologie donnés au Salvador, au Vietnam, à Cuba, à Quito, et les forums altermondialistes. Ses actions et ses nombreuses publications sont répertoriées dans son autobiographie publiée peu avant son décès, et rédigée avec son ami cubain Carlos Tablada Pérez : « *The Decline of Certainties. Founding Struggles Anew. The Biography of François Houtart* »²⁹.

Francine Meurice

L'ENSEIGNEMENT

Warnimont, Lucien, *Mémoires*, 2 cahiers manuscrits, 1910-1920 [MLPA 00560].

Lucien Félicien Warnimont, né le 20 avril 1854 et décédé le 16 mars 1923, a été instituteur communal à Anlier. Ses mémoires sont constitués de deux calepins brochés, manuscrits, rédigés à la plume. Une copie

²⁸ Fonds François Houtart : *François Houtart, Titulaire de la chaire Francqui 1976-1977*, dossier [MLPA 00249/0025/002/CR].

²⁹ Pour la version anglaise, traduite de l'espagnol : 2018, Ruth Casa Editorial (Cuba) et Global University (Taïwan).

numérisée a été déposée dans nos archives APA-AML par son arrière-petit-fils, Bernard Courtois, désireux de conserver et de transmettre ce patrimoine autobiographique.

Le fonds Lucien Warnimont, produit par Bernard Courtois, est composé des deux calepins numérisés et d'une brochure dactylographiée augmentée de notes biographiques et de photos. Le premier cahier contient deux récits : *Anlier en 1910* (Notes et recherches personnelles de Lucien Warnimont sur l'état du village d'Anlier, coutumes, lieux, cultures, métiers qui composent la vie quotidienne), 1910 et *Historique de l'enseignement dans le village d'Anlier, de 1830 à 1919*, 1919. Le second calepin contient *Notes sur Anlier et les deux Habay*, 1920 (Notes recopiées par l'auteur à partir des recherches de M. François-Louis Clesse³⁰, vicaire de Bouillon, qui fut curé à Anlier en 1838). Une brochure dactylographiée *Souvenirs. Lucien Warnimont*, contenant la transcription de *L'historique de l'enseignement dans le village d'Anlier, de 1830 à 1919*, 1919. C'est cette transcription qui fera l'objet de l'écho de lecture.

Il faut signaler que les notes de Lucien Warnimont ont été utilisées pour deux publications : *Le bâtiment Communal d'Anlier et histoire de l'enseignement à Anlier* (Journée du Patrimoine, Septembre 2004) et *Une clairière dans la forêt. Histoire, coutumes et traditions des villages de Vlessart, Louftémont, Behème et Anlier*. (Recueil collectif à partir d'archives et de récits de citoyens, 2011).

Écho de lecture

Dans son *Historique de l'enseignement dans le village d'Anlier, de 1830 à 1919*, Lucien Warnimont nous décrit l'enseignement scolaire qui n'en était qu'à ses balbutiements au début de l'indépendance de la Belgique : « En 1831 deux pour cent de la population d'Anlier savaient à peine lire et écrire ». À Anlier, un local rudimentaire, situé au-dessus d'un cabaret, près du cimetière faisait office de classe : « L'étage auquel on arrivait par un escalier étroit et raboteux se composait d'une vaste salle de 80 à 100 élèves, les élèves recevaient une instruction toute rudimentaire. Ni cour, ni préau, ni bûcher, tour à tour les élèves apportant le bois nécessaire au chauffage du local [...]. Les rétributions mensuelles [de l'enseignant]

³⁰ François-Louis Clesse, *Notices sur Anlier*, Annales de l'Institut Archéologique du Luxembourg, 1854.

étaient de 12 sous par élève ne sachant écrire, et de 15 sous pour les autres. »

En 1839, Anlier et la commune de Behème réunies consentent un salaire annuel de 290 francs.

En 1842, la loi organique oblige les communes à installer une école communale. Lecture, écriture, histoire et géographie, calcul mental et enseignement religieux s'installent. L'enseignement individuel disparaît. « Chacun apportait son manuel de lecture, une bible, un livre de prière, un *Télémaque*, des actes notariés d'État civil prêtés par le maire. [...] chacun venait à tour de rôle réciter sa leçon pendant que le maître taillait les plumes d'oie. (Les plumes d'acier firent leur apparition en 1846). De bonne heure les tableaux de lecture, les cartes géographiques, les gravures d'histoire sainte et d'histoire naturelle vinrent embellir nos classes. »

L'ancien local tombé en ruine est remplacé par la location d'une salle et d'un logement pour l'enseignant.

Félicien Warnimont, né en 1854, obtient son diplôme d'instituteur en 1873, il enseigne d'abord à Mont-sur-Marchienne, il est nommé à Anlier en 1875. Il se marie en 1876 avec Marie-Justine Piette. Quelques années plus tard, la première école est construite à Anlier, en 1879.

C'est en 1879 que la loi Van Humbeek³¹, du nom d'un député libéral, dite « Loi du malheur », refond la loi organique de 1842, et bouleverse l'enseignement scolaire établi. Il obligeait les communes à ouvrir des

³¹ Cette loi prévoyait que chaque commune devrait posséder au moins une école primaire laïque et neutre, qui ne dispenserait pas de cours de religion. En outre, les instituteurs seraient uniquement choisis parmi les diplômés des écoles normales officielles, dont le cours de religion serait également exclu ; les écoles normales libres étaient supprimées. Enfin, les provinces et les communes ne pourraient plus subsidier les écoles « libres » (c'est-à-dire catholiques). L'enseignement religieux devait se faire en dehors des heures de classe et sur demande expresse. (<https://curieuseshistoires-belgique.be/>)

écoles sans cours de religion. Les instituteurs se doivent de choisir leur camp ! Lucien Warnimont, profondément catholique, démissionne de ses fonctions à Anlier pour prendre la direction d'écoles libres, à Habay-la-Neuve. Il faut se souvenir que la papauté excommuniait les enseignants qui acceptaient d'exercer une fonction dans une école communale. Ils ne pouvaient plus recevoir de sacrements ou suivre les services religieux. Pour quelques années le pouvoir des communes fut réduit à se soumettre jusqu'à la révocation en 1884 de cette loi qui centralisait tous les pouvoirs aux mains de l'État. Elle fut remplacée dès 1884 par une autre loi qui investissait les communes d'un pouvoir presque illimité. L'État n'intervenait que par voie de subsides, les communes pouvaient adopter de nouveau les écoles libres et supprimer les écoles officielles, si 20 pères de familles n'en réclamaient le maintien. Lucien Warnimont fut réintégré dans ses fonctions à Anlier en 1890. Sa situation matérielle et les conditions de vie de son métier lui permirent d'élever une famille, il eut 11 enfants. En 1900 le traitement de Monsieur Warnimont s'élevait à 1500 francs belges, en 1906 à 1900. « Quels progrès étonnants la Belgique a vu s'accomplir en 70 années ! Chaque famille possède son journal politique ou agricole. Les illettrés y sont inconnus. [Les instituteurs], mieux rétribués que leurs devanciers, pauvres mercenaires, qui ne voyaient dans leur profession qu'une manière de gagner péniblement leur pain, [sont] des maîtres formés par de sérieuses études pédagogiques [...]. Les maîtres aiment leur profession qui leur assure la considération publique. [...] Aimons notre chère Belgique : l'avenir de la patrie est entre nos mains. »

Hélas, la guerre avec le Kayser, dès le 4 août 1914, assombrit ce paysage si encourageant. Il fallut attendre de longues années avant la libération de la Belgique : « Durant 52 mois, les incendies, les assassinats d'hommes, de femmes et d'enfants, de vieillards et des francs-tireurs, les déportations, les vols, les amendes, les pillages, les réquisitions de toutes sortes : voilà une pâle esquisse des tortures qu'a endurées la Belgique martyre. »

Lucien Warnimont resta en fonction jusqu'à 1919, année de sa pension. Il se retira ensuite à Habay-la-Neuve, il perdit son épouse en 1919 et mourut quelques années plus tard en 1923. « Environ 500 élèves ont reçu de lui l'instruction primaire à Habay-la-Vieille, Mont-sur-Marchienne, Behême, Habay-la-Neuve et Anlier. »

Les écrits de Lucien Warnimont nous laissent un portrait historique, culturel et religieux d'une époque, mais aussi l'image d'un homme curieux de sa propre histoire, de son lieu de vie.

Il analyse l'évolution et le développement de l'enseignement primaire dans sa commune depuis l'indépendance de la Belgique en 1831 jusqu'en 1900. Il décrit minutieusement les conditions de travail de la profession et souligne tout le chemin parcouru en ce qui concerne le salaire, l'équipement scolaire, l'établissement et les conditions de vie.

Il observe l'impact de l'introduction progressive de la laïcité dans la vie scolaire. Il dénonce l'apparition, en 1879, de la « loi du malheur », « loi malsaine à ses yeux », qui attira sur les enseignants les foudres de la papauté, divisa les populations, suscita un climat de compétition entre écoles catholiques et laïques. L'enseignement séparé des filles et des garçons fut farouchement conservé, ce qui engendra chicanes de vicaires, doublées de conflits liés aux pouvoirs personnels. Une lutte des classes en quelque sorte ! La vie d'un instituteur au milieu du XIX^e siècle n'était pas de tout repos !

C'est avec un brin de lyrisme et de patriotisme que Lucien Warnimont exprime son grand intérêt pour sa commune, sa région, son pays. Les propos recueillis du Curé M. Clesse accompagnés de ses recherches documentées, personnelles, contenues dans l'autre calepin *Notes sur Anlier et les deux Habay*, en témoignent. Warnimont, en plus d'exercer son métier, a pris le temps d'enrichir ses connaissances, et cette transmission porte toujours ses fruits à l'heure actuelle.

Colette Meunier

L'AUTOBIOGRAPHIE

Récit de vie couvrant les années 1833 à 2022

De Brucq, Danielle, *Journal de mon imaginaire. Chronique d'une famille sur plus d'un siècle. Dès 1833*, autoédition, 375 pages, 2022 [MLPA 00561].

Écho de lecture

En sous-titrant son *Journal de mon imaginaire*, « Chronique d'une famille sur plus d'un siècle. Dès 1833 », en le dédiant à ses deux grands-pères et à ses parents tout en le dédiant à son fils et à ses deux petites-filles, Danielle de Brucq se situe d'emblée dans l'optique d'une transmission intergénérationnelle de son autobiographie.

Il se pourrait que ce désir de transmettre une histoire familiale trouve sa source, chez elle, dans l'enfance, lorsqu'elle met la main sur une transcription dactylographiée de *Brève histoire de ma vie*³², le récit que fit de son immigration au Guatemala, en 1907, son arrière-grand-père Édouard Alfred de Brucq. Il y raconte une tentative de colonisation belge, de son départ avec ses parents, en 1833, à l'âge de 10 ans, sur le voilier *La Dyle*, jusqu'à son retour en Belgique et la rédaction de son histoire de vie. On imagine aisément la petite fille captivée par cette épopée qui raconte les traversées houleuses et dangereuses de l'Atlantique en voilier, l'émigration de pauvres hères fuyant la misère des débuts de la Belgique, l'utopie collectiviste d'inspiration fouriériste et son échec à Santo Tomas, et puis toute la vie de son aïeul qui décide de s'installer au Guatemala et d'y survivre. Elle nous dit avoir pensé ce manuscrit perdu, mais elle l'a retrouvé dans le grenier chez sa cousine.

Ce précieux manuscrit n'est pas le seul bien qui circule dans l'héritage cosmopolite de cette archiviste familiale. À côté des écrits, surtout des lettres et des photos, il y a des objets qui sont légués pour leur valeur symbolique :

« J'ai reçu de mon père [François de Brucq, dit Frans] à l'adolescence sa table-bureau sur laquelle depuis lors je n'ai

³² Danielle de Brucq a donné le manuscrit original à l'APA-AML, conservé dans nos collections à la cote : [MLPA 00449] ; sa numérisation et la transcription : [MLPA 00449/0001].

cessé d'étudier, de travailler et aujourd'hui de rédiger ce récit de vie. »³³

« Pour Benoît et Éric [écrit son père François de Brucq, dans son testament] je laisse aussi à chacun un petit cadre de mosaïque persane pour qu'ils se rappellent (de même que Serge et Diane) qu'au début du siècle leurs ancêtres, transplantés en une terre prometteuse, souriaient à des années qui s'annonçaient enchanteresses et qui hélas n'ont apporté que nuit et brouillard. »³⁴

Les ancêtres dont il est question ici ce sont Adrien Alfred de Brucq, son épouse et leurs enfants, dont Frans. Adrien Alfred de Brucq est le fils de l'auteur de la chronique de l'immigration au Guatemala. Il était né au Guatemala en 1866 et s'est installé, comme ingénieur, à Téhéran où il faisait des relevés en tant que directeur des ponts et chaussées, jusqu'en 1916. La terre prometteuse c'est la Perse (l'Iran). L'expression *nuit et brouillard* qui désigne les déportations de la Seconde Guerre mondiale pourrait être comprise aussi comme une métaphore faisant allusion à la Première Guerre mondiale qui contraignit l'ingénieur à quitter la Perse. Surpris par le conflit lors d'un retour en congé en Belgique avec sa femme et ses enfants, il retourna seul en Iran pour honorer son contrat. Durant l'année 1914, la guerre et son chaos avaient envahi la Perse malgré sa neutralité et l'ingénieur, inquiet, décida de rejoindre sa famille en 1915. Ce grand-père persan que Danielle de Brucq n'a pas connu – elle n'avait pas 4 ans quand il décède en 1941 – devient dans son récit l'autre imaginé et fascinant, au point de la conduire sur ses traces en Iran et au Guatemala.

« Les récits de famille manifestent l'influence de la relation intergénérationnelle sur la construction de l'identité. »³⁵ Comment Danielle de Brucq s'y prend-elle pour raconter la construction de son

³³ Page 8.

³⁴ Page 268.

³⁵ Béatrice Jongy et Annette Keilhauer (dir.), *Transmission/Héritage dans l'écriture contemporaine de soi*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2009.

identité à partir de cette « identité héritée »³⁶ ? Son récit ne se structure pas autour de sa propre vie, elle s'efface comme sujet de l'introspection – mais le lecteur apprend qu'un second tome existe, réservé à ce qui la concerne. Elle divise son récit en six biographies, celles de ses deux grands-pères, celles de ses deux grands-mères, celle de sa mère et celle de son père. Ce partage ne peut être étanche et les histoires se recourent, forcément. Elle reconstruit non seulement la vie de ses personnages à partir des archives familiales mais elle restaure le contexte de leur existence à partir de nombreuses sources historiques concernant l'Iran, la révolution russe, les deux guerres mondiales. Par exemple, elle retrace tout le trajet effectué par son grand-père en 1901, qui, parti du port de Marseille, traverse la mer Noire, emprunte le Transcaucasien, navigue sur la mer Caspienne, poursuit son périple en Perse à cheval et à dos de chameau, pour enfin rejoindre son poste de travail à Téhéran. Son souci de contextualisation soutient l'intérêt du lecteur avec des informations rares comme cet éphémère soviétique, installé par les Djangalis du Nord de l'Iran en 1917, ou le rôle joué par la loge maçonnique de Téhéran « Réveil de l'Islam » dans laquelle son grand-père était actif pour la défense d'un régime parlementaire avant le coup d'État féroce de 1908.

En étoffant ainsi, par l'imagination des contextes, les scénarios de vie que ses archives familiales lui fournissent, Danielle de Brucq s'approche intimement de ses personnages. Elle entre avec amour dans cette intimité pour expliquer les liens secrets et particuliers qui la lient à eux.

Comme son grand-père et son père, elle est franc-maçon et travaille à la transmission de leurs valeurs et de ses valeurs héritées. Cet héritage est symbolisé dans son récit par le bijou³⁷ qu'elle a reçu d'eux.

Du côté maternel, elle n'a pas connu sa grand-mère, Marie Ludovica De Pauw, mais a reçu d'elle un « magnifique service de table aux beaux motifs bleu foncé » : autre objet symbolique de la transmission

³⁶ Pour cette notion d'identité héritée cf. Béatrice Jongy et Annette Keilhauer (dir.), *idem* p.7-16.

³⁷ La médaille commémorative du centenaire de la loge des « Amis Philanthropes » fondée le 17 décembre 1798. Ce bijou maçonnique est l'œuvre du joaillier Philippe Wolfers.

familiale qu'elle a offert à son fils, Serge. Son grand-père, Jules Troch, a entouré son enfance de beaucoup d'affection. Instituteur et libre-penseur, il était engagé dans l'enseignement communal et s'investissait auprès de ses élèves pour soulager ces enfants des classes agricoles qui devaient travailler pendant la saison des récoltes.

Parmi ses grands-parents, c'est sa grand-mère, Louise Versluys, l'épouse de 15 ans plus jeune d'Adrien Alfred de Brucq, qu'elle a connue le plus longtemps. Elle s'est heurtée à ses idées conservatrices et a souffert de ne pas être acceptée comme femme émancipée et autonome par cette grand-mère chez qui elle aimait pourtant se rendre, dans cette belle maison *moderniste et rationaliste* construite par son père François de Brucq.

Le portrait des grands-parents est suivi de celui des parents – François de Brucq, franc-maçon et architecte, qui a construit le temple bleu du Grand Orient de Belgique à la rue de Laeken, et Adrienne Troch, autodidacte, *si proche des bâtisseurs* – un couple amoureux et solaire uni par une tragédie intime. En écrivant sa chronique familiale et en analysant son identité à travers la transmission intergénérationnelle, Danielle de Brucq réussit à éclaircir le drame de ses parents dans lequel elle a été prise aussi. Ses parents vécurent la douleur inguérissable de perdre plusieurs enfants en bas âge, deux fillettes nées avant Danielle et sa sœur, et ensuite un petit garçon. Danielle pense que ces enfants étaient atteints de la mucoviscidose dont l'anomalie génétique n'était pas connue à l'époque. Elle a vécu le rejet inconscient de sa mère qui n'osait pas s'attacher à elle de peur de la perdre mais plus tard, lorsqu'elle est parvenue à lui en parler, elle renoua une belle relation avec elle. Les biographies que Danielle de Brucq consacre à ses parents sont des hommages de tendresse et d'amour à la conduite de leur vie guidée par la tolérance, l'émancipation de la femme, l'amour et le pacifisme – sa mère, de 10 ans plus âgée que son père, a vécu les souffrances de la Première Guerre mondiale et dénie à la guerre tout espoir de résoudre un conflit ; son père déjà antimilitariste depuis le service militaire, le reste lorsque, rescapé de l'enfer des combats du canal Albert, il réussit à s'enfuir à la faveur de la débâcle de la capitulation, fin mai 1940.

Francine Meurice

Extraits

« L'on avait annoncé la 6^e compagnie de la 18 DI (division d'infanterie [dont Frans de Brucq était sous-officier]) décimée. Ma mère complètement désespérée ne l'attendait plus en se demandant comment se débrouiller seule avec ses deux fillettes. Elle passait néanmoins de longs moments sur le pas de la porte à scruter les environs dans l'espoir de voir revenir son Franske du front. Un jour, elle crut distinguer au loin une silhouette sur un vieux vélo si semblable à celle de son bien-aimé qu'elle pleura, et tout d'un coup la silhouette qui pédalait très vite, avec une extraordinaire énergie, était à côté d'elle et l'embrassait tendrement. » (P. 244)

[...]

« J'ai fait le récit de mes ancêtres et parents. Ce n'est pas une fiction. Écrire c'est mettre les choses à distance et parler de mon grand-père et de mon père tous deux au visage si lumineux et plein de bonté a été pour moi un bonheur renouvelé à chaque archive retrouvée. Toujours, j'ai cherché mon grand-père et mon père – non pas l'ingénieur ou l'architecte aussi talentueux qu'ils ont été – car il y a quelque chose de particulier dans le rapport à mes origines. Ce n'est donc pas une histoire de métier, aussi bien l'ont-ils effectué, ou de carrière pleinement réussie mêlée intimement au contexte politico-social de l'époque. Par leur concision, leur approche bienveillante, leur sensibilité, ils ont su regarder le monde pour aller au plus près des gens et rendre compte des réalités les plus complexes au travers de situations difficiles. Les aquarelles de mon grand-père tout comme le temple bleu de mon père me sont plus importantes car ces œuvres parlent d'eux-mêmes et j'aimerais pouvoir partager avec tous les deux ce riche rapport au temps, à la mémoire et à la transmission. » (P. 283)

Danielle de Brucq

Récit de vie couvrant les années 1910 à 2001

Ivanovsky, Élisabeth, *Conversation avec Serge Meurant*, Éditions Tandem, coll. Illustrateurs, 2001, 81 pages [MLPA 00541].

Écho de lecture

Cet entretien entre une mère et un fils, rend compte du parcours artistique d'Élisabeth Ivanovsky (1910-2006)³⁸, figure majeure de l'illustration de livres pour enfants de l'entre-deux guerres et de l'après-guerre. La qualité des questions de Serge Meurant donne une perspective particulière à cet échange. Le poète complice questionne de manière sensible et intime le processus créatif de sa mère. L'ouvrage est émaillé de gravures, comme celle de ce *Paysage moldave* de Kichinev en 1930 et de dessins, comme celui de ces *Musiciens des Carpathes* de 1928. Une bibliographie de six pages figure à la fin du livre.

D'origine russe, née dans un environnement artistique et intellectuel, Élisabeth passe sa petite enfance dans la datcha familiale. Elle en décrit l'atmosphère bucolique et les parfums. Dès l'enfance, elle les traduit en dessinant et en jouant avec les couleurs sur des cahiers successifs que lui offre son père, juge de paix, formé également aux Beaux-Arts. Son père et sa sœur pratiquent l'aquarelle, son frère, l'écriture.

Avec la Révolution russe, elle est confrontée aux grands bouleversements politiques de son pays. Les membres de la famille doivent emménager dans une minuscule maison paysanne en torchis dans laquelle ils arrivent à conserver deux armoires remplies de livres, notamment des livres pour enfants qui permettent à Élisabeth de s'initier au français et à l'anglais.

La fréquentation de l'école présentant des dangers en cette période de guerre civile, son éducation est assurée par sa mère, finalisée par un examen dans la ville proche, de Kichinev. À 10-11 ans, elle aide son frère

³⁸ La Bibliothèque nationale de France a acquis ses archives et l'intégralité du fonds de son imagerie conservé par ses enfants (1929-1994). Les originaux de CIRKUS et de Bass Bassina Boulou ont été présentés au sein de l'exposition « Éloge de la rareté. Cent trésors de la Réserve des livres rares » à la BNF François-Mitterrand / Galerie 2, du 25 novembre 2014 au 31 janvier 2015.

écrivain avec qui elle se sent en osmose, à créer des microéditions sous forme de petits carnets qu'elle coud et illustre.

Entrée très jeune à l'académie de Kichinev – trop jeune puisqu'au début elle ne pouvait pas participer aux séances de croquis de nus – elle est formée aux théories émergentes : au structuralisme et à l'art nouveau. Elle est influencée en particulier par Auguste Baillayre qui l'initie aux arts décoratifs. La priorité est donnée sur la construction de l'espace, méthode qu'elle continuera à pratiquer dans son travail graphique ultérieur.

Dès 15 ans, elle peint des icônes pour les églises, elle accepte tous travaux graphiques et aide son père dans la préparation de cours de dessin. Ses rentrées financières lui permettent d'aller au cinéma qu'elle découvre.

La connaissance des auteurs belges traduits et appréciés en Russie, Georges Rodenbach, Charles De Coster et Maurice Maeterlinck, l'amène en Belgique, en 1932, pour y poursuivre ses études. Elle loue une mansarde à Bruxelles, rue Keyenveld, sans lumière, ni gaz, ni chauffage.

Son témoignage est majeur car elle fait partie des premiers élèves inscrits à La Cambre nouvellement créée, défendant les courants de l'art nouveau et du structuralisme. Elle est reçue sur la base de la qualité de ses travaux, dans l'impossibilité où elle est pourtant de payer le minerval. En phase avec l'enseignement prodigué et déjà formée aux arts nouveaux, elle côtoie ainsi les grands noms des fondateurs de l'institution : Henry Van de Velde, Camille Huysmans et suit le cours de gravure avec Joris Minne.

Frans Hellens, séduit par ses travaux de fin d'étude, la met en contact avec la maison d'édition Desclée De Brouwer. Elle illustre ainsi en connivence plusieurs publications de l'auteur, dès 1935, notamment le roman intitulé *Bass Bassina Boulou*. Elle continue une collaboration avec Herman Teirlinck qu'elle admire et dont elle dessine les costumes de la pièce *Elkerlijk*. Elle jouit vite d'une reconnaissance et d'autres écrivains tant flamands que francophones s'adressent à elle : Ernest Claes, Stijn Streuvels.

En 1937, elle rencontre son futur mari, René Meurant, dont elle réalise un portrait destiné au Cahier du *Journal des Poètes*. Ce dernier, sensible à la littérature russe, avait écrit des adaptations de textes de Pouchkine.

Elle est sollicitée par la majorité des éditeurs de livres pour enfants, en France et en Belgique. Par ailleurs, nombre d'artistes russes, émigrés à Paris, délaissent la recherche picturale pour se spécialiser en cette matière. « La période de la guerre favorise le développement de l'édition en interne ». Elle collabore avec Les Éditions des Artistes dirigées par George Houyoux et crée avec son mari des mini-formats pour une série appelée *Pomme d'Api*, imprimés sur du papier peint, le papier faisant défaut.

Jouissant d'une certaine liberté de création lorsqu'elle travaille pour des éditeurs indépendants, elle déplore d'avoir dû livrer des illustrations plus formatées lorsque des éditeurs importants comme Casterman s'adressent à elle, – « Les enfants devant paraître convenables ».

Devenue mère de trois enfants, elle découvre, avec la maternité, l'univers réel de l'enfance et crée des saynètes s'inspirant de leur vécu. La liste de ses collaborations avec nombre d'auteurs de livres pour enfants permet d'avoir accès à une sorte d'inventaire de tous les acteurs de ce domaine à l'époque.

C'est avec le chapitre intitulé « Un art de l'image » que le lecteur pénètre au cœur de la conversation. Du lien entre l'image et le texte, elle dit : « Je n'arrêterai jamais de penser à ce mystère de la transformation de la parole à l'image, elle peut débiter à partir d'une seule lettre. Ce qui n'est d'ailleurs pas vrai en sens inverse, de l'image à la parole. Il n'y a pas d'égalité entre elles. Une image se passe de tout commentaire ». Serge Meurant continuant à l'interroger sur la peinture, elle poursuit : « Celui qui a la vocation de peindre ne doit pas illustrer [...]. Au XIX^e siècle, le public était émerveillé devant des histoires que la peinture racontait. Il faisait erreur. Aujourd'hui encore, les vrais amateurs de peinture demeurent limités, ceux qui comprennent que la vraie peinture n'a rien à voir avec la parole ».

L'échange devient plus intime au cours de la conversation, mêlant les souvenirs communs de l'intervieweur et de l'interviewée. Il s'agit de rendre compte d'un trajet de vie de la mère que le fils complice connaît déjà et d'extraire de sa mémoire les détails signifiants.

Selon elle, le rôle de l'illustration du livre pour enfant est de créer l'enchantement, il faut protéger la pureté qu'il a en lui et lui donner accès au merveilleux afin de le protéger de la grisaille du quotidien et contribuer à créer un monde personnel qui aura une incidence sur sa vie d'adulte.

Formée à la pratique picturale, et considérant l'illustration comme gagne-pain, elle a toujours pratiqué en arrière-plan l'expérimentation de diverses techniques, en travaillant sur les couleurs avec la gouache, elle réalise des portraits d'enfants et abandonne la gravure car elle avait l'impression *de blesser le papier*. Plus tard elle se passionne pour les monotypes qu'elle traite de manière expérimentale et dans un âge avancé, ne délaissant jamais sa passion, elle continue à être habitée par des projets et découpe des oiseaux. Elle évoque les textes pour d'autres auteurs : Ésope, Nabokov, Antonio Tabucchi, qui l'ont inspirée.

En tant qu'illustratrice, elle reçoit une commande de la Reine Élisabeth pour la décoration de la chambre des enfants royaux et peut ainsi retourner dans son pays en 1937, après la mort de son père.

Dans les cinq dernières pages, elle décrit encore comment elle procède pour créer des images à partir d'un conte.

Élisabeth Ivanovsky laisse une œuvre immense, plus de quatre cents publications, outre ses œuvres personnelles.

Serge Meurant³⁹ nous a quittés en janvier 2021. Un grand poète, que j'ai eu l'occasion de rencontrer alors que je travaillais à Communauté française, il m'a invitée quelques fois à la présentation de ses publications. Il s'agit ici de lui rendre hommage en citant quelques-uns de ses poèmes en lien avec cette conversation du fils et de la mère :

« Illuminées
par les flammes
les nuques
de la mère et de l'enfant
se découpent
dans le noir

³⁹ Serge Meurant a participé à notre groupe de lecture APA-AML et a présenté, lors d'une de nos réunions, ce petit ouvrage qu'il a offert à Francine Meurice pour les archives de l'autobiographie.

concentrent la tendresse »

« Tu dessines en apnée
À en perdre le souffle »

« Si longtemps je vécus
sans crier terre
La tempête me déracine »

À mes filles

« Elles traversent
La lumière
Elles éclairent
Ce qu'elles cachent
Elles parlent des vivants »

Claudine Vandewoude

Récit de vie couvrant les années 1914 à 2021

Perbal, Jean, *Le relief du temps. Récit de vie*, édition chez l'auteur, 330 pages, photos, 2021 [MLPA 00543].

Écho de lecture

L'intention première de Jean Perbal lorsqu'il rédige son récit de vie *Le relief du temps* est la transmission. Une transmission bien particulière qui touche à la communication d'un savoir personnel, surtout professionnel, et d'un savoir familial, sur lesquels il s'interroge.

Il désigne les deux failles dans la mémoire familiale qui ont provoqué en lui ce « désir d'autobiographie ».

La première faille est la rupture de la chaîne du souvenir. Il n'a pas connu ses grands-parents parce que ses parents se sont mariés tard, à 38 ans. Comme il a fondé son couple au même âge, il se met à écrire dès les premières années de sa retraite pour éviter la même absence d'histoire à ses éventuels petits-enfants.

La seconde faille est l'origine modeste de ses ancêtres sans écriture, excepté un instituteur, qui ne laissent pas de traces autres que les deux dates bornant leur existence.

Il noue donc son pacte autobiographique sur ce programme de réparation avec la promesse de « raconter sa vérité et son vécu, sans fard et sans complaisance, ni pour lui ni pour d'autres ».

Jean Perbal se met donc à raconter et le lecteur ne le lâche pas sur le chemin du conte. Pourtant ce conteur ne choisit pas la voie la plus aisée, il décide de ne pas tenir un fil chronologique mais d'avancer par thématiques et recoupements de la mémoire en se basant sur trois séries de sources : les archives de son père, Camille Perbal, contenant des recherches généalogiques et les carnets de guerre 1914-1918 de son grand-père, Arthur Perbal ; la tradition orale (en partie retranscrite par son père) très vivace en Wallonie au vingtième siècle qui consiste à raconter inlassablement l'histoire de la famille lors des grands repas réunissant ses membres ; ses archives personnelles et ses dossiers professionnels.

Deux maisons abondamment décrites construisent l'architecture des origines, de l'enfance, du terreau affectif de Jean Perbal.

La maison de ses grands-parents maternels de Post, près d'Arlon, sa maison de vacances, cristallise son amour pour ses origines luxembourgeoises – la famille Perbal dont le patronyme est une déformation de « Barbal » est présente en Autriche, fin du XVII^e siècle, puis en Lorraine lorsque trois descendants tailleurs de pierre s'y installent enfin en 1820, dans le Luxembourg belge lorsqu'un Arthur Perbal s'établit à Messancy.

« Les coccinelles », 2 avenue des Coccinelles à Watermael-Boitsfort, la maison de l'enfance et de l'adolescence, témoin dans ses transformations de l'évolution sociale dans les années 1960 – Jean Perbal est né en 1953. La précision des descriptions, comme celle des étapes de la lessive faite à la main, confère au récit un aspect sociologique ; on pense à la récente exposition organisée en 2020-2021 par La Fonderie sur l'histoire de la lessive, par exemple.

Il en va de même pour les autres aspects du récit de Jean Perbal. Sa conception de l'autobiographie est savante, mais sans aucune

arrogance ; au contraire il s'excuse à plusieurs reprises d'avoir une « vie normale ». Le titre, dont il s'explique, lui est venu de la physique – Jean Perbal est ingénieur civil, diplômé de l'Université libre de Bruxelles en 1977 –, « le temps n'a pas cette dimension uniforme, lisse et continue qu'on lui prête d'habitude, le temps comme l'espace a donc aussi son relief ».

La promesse initiale de vouloir transmettre ce que l'on a été aux générations qui suivent, est solidement tenue dans tout le versant du récit consacré à la vie professionnelle. Après les premiers emplois dans l'industrie cimentière, en Belgique, en Arabie saoudite et au Qatar, Jean Perbal a postulé chez Intercom, société de distribution d'énergie (gaz et électricité) à Bruxelles. Toute sa carrière se déploiera dans ce domaine, il a consacré toute sa force et ses compétences dans la gestion de ces réseaux. Son parcours témoigne des grandes transformations de la distribution de l'énergie en Belgique : le passage d'une gestion de service public à une conception managériale et privée de la distribution ; la centralisation et la fusion des différentes intercommunales en une seule structure ; la modification de la surveillance et de la maintenance des réseaux avec l'arrivée de l'outil informatique ; le glissement d'un monopole de biens publics à une concurrence capitaliste lors de la scission de l'entreprise en fournisseurs d'énergie et gestionnaires de réseaux. À travers ce récit professionnel très documenté, qui évoque en les citant les différents acteurs, Jean Perbal apparaît comme un protagoniste facilitateur de modernisation de l'outil et médiateur dans la communication au sein de la direction de l'entreprise.

Le contrat de départ est également respecté dans la partie plus intime du récit. Les éventuels petits-enfants pourront savoir quels furent les amitiés, les amours, les activités de vacances ou de scoutisme, comment se passèrent les années d'études, de service militaire, et tout ce temps très solitaire d'avant le mariage et de l'arrivée des deux enfants, Caroline et Nicolas, à qui le livre est dédié. Il y a peu d'accès à l'intimité de soi chez Jean Perbal dont l'écriture est toute en réserve, mais il livre brièvement une clé de lecture à son lecteur au moment de la rencontre de son épouse Michèle en 1991 : « Au milieu du séjour, j'eus un passage à vide et je craquai nerveusement. Était-ce le trop-plein d'émotions que

je ressentais, l'intensité des moments que nous passions ensemble, le sentiment que le moment tant attendu depuis ces dernières années était brusquement arrivé ? Je ressentis un trouble profond, mais à la fois inexplicablement libérateur. Cet épisode fut de courte durée, mais je sentais que quelque chose en moi venait de se débloquer ».

Francine Meurice

Récit de vie couvrant les années 1936 à 2021

Korse Piet, *Vele verhalen (De nombreux récits)*, autoédition, 176 pages, 2018 [MLPA 00303/0002].

Écho de lecture

À l'aube de ses 80 ans, Piet Korse séjourne dans la maison de retraite de la congrégation Mill Hill à Oosterbeek, dans la province de Gelderland aux Pays-Bas. Il vient d'échapper au pire pendant six semaines d'hospitalisation, ce qui l'incite à encore utiliser son don d'imagination dans cette nouvelle publication. Sur la quatrième de couverture, il qualifie d'*Ode à la vie* les nonante-trois récits illustrés de photos qui s'égrènent dans cet ouvrage au contenu très diversifié. Un bon nombre d'éléments autobiographiques côtoient tour à tour anecdotes, poèmes, contes, faits divers, récits parfois à la limite du réel et de la fiction, le tout dans un style vif, varié, plein d'humour et débordant d'inventivité.

L'apostolat de Piet Korse fut notamment consacré à l'étude des langues et cultures africaines et à la création de banques d'épargne et de prêt pour améliorer le sort des populations locales.

Et il se souvient du jour où, pour échapper aux rebelles venus d'une autre région du Congo, il a, avec vingt missionnaires Mill Hill, accompagnés de religieuses belges et du pasteur du village, parcouru 80 kilomètres en quelques heures pour rejoindre Basankusu où un avion envoyé par l'ambassade de Belgique les a sauvés.

Des problèmes de santé l'amènent dans les années 1980 à se consacrer davantage à étudier la culture locale sous toutes ses formes : symboles, récits, mythes, chants, relations sociales, rites, proverbes, langues, traditions orales, palabres, jurisprudence.

En août 1981, Piet crée un centre d'étude culturel, d'abord à Bokakata et ensuite à Baringa, dans la forêt équatoriale congolaise. Avec quatre collaborateurs, il y travaille pendant huit ans dans le but de montrer la richesse de la symbolique et des rituels locaux qui conviennent mieux aux autochtones que les rites romains, ce qui lui vaut l'opposition de son évêque.

En mars 1989, son corps l'abandonne et on lui diagnostique un diabète dans une clinique de Kinshasa. Il prend alors une année sabbatique qui le mène notamment à Bruxelles. Il suit par ailleurs des cours de spiritualité à l'université Loyola de Chicago et se rend au Canada pour un séjour thérapeutique.

Opéré du cœur en 1993 à Maastricht, il met quatre ans à se rétablir. Le placement d'un pacemaker lui permet de se rendre en Ouganda pour encore étudier la culture africaine.

Il a 65 ans en 2003 lorsque, après 40 ans d'Afrique, des problèmes aux yeux le contraignent à revenir définitivement aux Pays-Bas. Il se consacre à l'écriture : généalogie de la famille, poésie, proverbes africains, récits, mythes, spiritualité, rituels, symbolique, traductions en anglais, en français, en lomongo et en lusoga.

Piet Korse nous livre pas mal d'anecdotes et de rêves qui ont émaillé sa vie. Il a six ans et demi pendant l'hiver 1944-1945. Il perd son équilibre dans la cuisine, trébuche en faisant tomber une marmite que sa mère a déposée sur le poêle. Il est brûlé à l'épaule et au bras.

Il a onze ans et s'assied sur une charrette de foin tirée par un cheval. À un passage à niveau, le convoi se bloque tandis que le train arrive, freine et s'arrête à dix mètres de la charrette.

À l'âge de 12 ans, Piet rêve déjà d'aider les pauvres en Afrique.

À force de chercher son mouchoir, sa carte de voyage, sa casquette, son parapluie, de parler à un voisin ou de dialoguer dans le jardin avec un pic épeiche, il a plusieurs fois raté son train.

En visite dans un musée de la céramique, il admire une représentation d'Adam et Eve. Le serpent descend mystérieusement sur le sol. Piet siffle et le serpent retourne dans son arbre.

Alors qu'il est en train de bêcher dans un jardin, il trouve une boîte en métal. Quelques moments de distraction, et le trésor a curieusement disparu.

Au cours d'une promenade dans le bois, Piet imagine un dialogue avec une pie et s'émeut de l'arrogance des humains qui partent stupidement du principe que le monde est à eux.

Un autre jour, il sent une présence. Même s'il ne croit pas aux lutins, il se demande s'ils n'existent pas quand même et pourquoi ils portent un bonnet pointu.

Depuis sa plus tendre enfance, il aime les animaux. Tout au long de sa vie, il a eu des poules, pigeons, cobayes, inséparables et à présent il soigne encore tous les jours les quatre-vingt-cinq oiseaux que contient sa volière.

D'autres personnes sont mises en scène, comme ces deux fermiers âgés qui tentent de profiter d'un orage pour escroquer leur assurance et faire croire que la foudre est tombée sur leur toit de chaume en mauvais état.

Ou encore Aisha, dont le mari a été tué en Syrie, qui convie ses voisins à fêter la fin du Ramadan. En retour, ses voisins l'invitent pour la veillée de Noël. Et Piet de conclure : *Ce jour-là, Jésus est aussi né pour elle.*

Il y a en outre deux femmes victimes de violence conjugale : l'une s'enfuit dans la campagne et s'y sent en sécurité, l'autre agresse un chauffeur de bus et finit également par s'enfuir.

Le distributeur de billets de l'agence de Rabobank à Oosterbeek a explosé pendant la nuit. Un agent de police enquête. Les coupables ne seront jamais retrouvés. Bizarrement, quelques chapitres plus loin, l'un des deux auteurs du larcin raconte comment il a procédé avec son complice. Après avoir ramassé les billets de banque, ils les ont cachés dans des sacs en plastique qu'ils ont déposés dans l'auto. Puis les voleurs sont retournés à pied sur les lieux, d'où ils ont été chassés par les policiers comme des intrus gênant l'enquête.

Et il y a aussi cette étrange rencontre entre Donald Trump et Vladimir Poutine dans le bureau ovale de la Maison-Blanche. Ils se livrent à une joute oratoire sur les problèmes du monde et le sens de la démocratie quand Poutine suggère d'aller faire un tour dans le jardin. Tout en

contemplant un parterre de fleurs, ils concluent que la nature est leur priorité.

Certains chapitres relèvent de la poésie. Un petit flocon de neige danse dans le vent, comme s'il voyageait dans un rêve heureux. Un petit rouge-gorge présente sa jolie épouse et ses enfants. Une souris se demande pourquoi cette haine entre les chats et les souris. *Jan le vent* est fier de lui mais constate que tantôt on l'apprécie tantôt on le craint. Une coccinelle est heureuse d'être appelée « bête à bon Dieu ». *Papa taupe* a acheté des lunettes de soleil. Une araignée raconte comment elle se prépare à affronter l'hiver dans le jardin de Piet.

Piet Korse est conscient de la douleur que la colonisation représente parmi les populations africaines et asiatiques. Il s'insurge contre les injustices et contre le fait que les humains veulent tout s'approprier.

Il déplore que la plupart de ses collègues Mill Hill et ses dirigeants ne suivent pas ses idées mais se réjouit que le Pape François lui ait donné raison en accordant à tous les peuples le droit d'être authentiques dans l'Église, à savoir le droit à l'acculturation.

Comme il le dit lui-même, sa vie fut presque toujours un rêve et parfois un cauchemar. Un rêve grâce à ses parents, ses frères et sœurs, ses amis et amies et la congrégation Mill Hill.

En quelques mots, Piet Korse résume le sens qu'il a donné à sa vie lorsqu'il écrit qu'il espère et présume que la vie, la belle vie, se prolonge simplement dans l'au-delà.

Claude Buchkremer

Extraits

« Ode à l'Afrique »

Au début des années 1980, je me sentais de plus en plus mal en point. Je m'étais occupé pendant dix ans de la création d'entreprises coopératives dans l'évêché de Basankusu, ce qui m'avait amené à prendre contact avec d'autres évêchés du Congo, avec d'autres pays africains et avec la Caisse populaire Desjardins de Québec au Canada. Je sollicitai un autre travail, plus calme, auprès de l'évêque congolais. Il me répondit : « Tu as toujours

témoigné d'un vif intérêt pour la culture locale. Consacre-toi à cela et fais part aux travailleurs pastoraux de tes découvertes”.

Je recherchais des collaborateurs locaux. Nous parcourions ensemble les villages pour interroger les gens à propos de leur langue, de leurs proverbes et des rituels des guérisseurs. Nous découvrons et prenions note de leurs nombreux rituels, symboles, légendes, mythes et proverbes.

Notre premier travail consista à enquêter sur les jeunes femmes “possédées”. Les missionnaires étaient intrigués par ces femmes vêtues d'habits traditionnels, couvertes d'une poudre rouge à base de pigments naturels et arborant des guirlandes composées de plantes diverses. Nombre d'entre eux décrivaient leurs danses comme celles du diable. Ces femmes étaient bannies de l'église, alors que Jésus envoyait ses disciples pour guérir les malades. C'est pourquoi je voulais savoir ce que leurs danses avaient de diabolique. Nous interrogeons des guérisseurs à propos de leurs rituels et de leur signification, nous décrivons leurs chants, leurs danses et les interactions entre les patientes actuelles et anciennes.

Après un an, nous pûmes réaliser une petite publication. Nous constatâmes que ce qu'on appelait les filles et femmes possédées étaient chaleureusement accueillies dans une communauté réunissant les guérisseurs et leurs anciennes patientes et que les malades trouvaient précisément la guérison grâce à cette solidarité. Leur mode de vie consistant à partager le travail, les repas et la danse, représentait une plus grande proportion de valeurs évangéliques que ce que nous rencontrons dans les églises chrétiennes. Nous, chrétiens, avons beaucoup à apprendre d'eux. De même, la symbolique de leurs rituels est typiquement africaine et est beaucoup plus parlante pour eux que les symboles occidentaux que nous retrouvons dans la célébration de nos sacrements.

Un monde nouveau s'ouvrait à moi, un monde dans lequel je commençais à découvrir l'action de l'Esprit divin. Dieu s'exprimait-il seulement au travers de la Bible ? Pouvait-on trouver la parole de Dieu uniquement dans la Bible ? Les légendes et récits africains n'étaient-ils pas aussi de grande valeur tant pour les Africains que pour le reste de l'humanité ? Je commençai moi-même à lire et comprendre la Bible d'une manière différente. Je me mis à voir Jésus comme un prophète qui était beaucoup plus ouvert aux autres cultures et à leurs valeurs que ce qui m'avait été enseigné pendant ma formation. Jésus a dit : “ Même en Israël, je n'ai pas rencontré une foi aussi grande”.

Un autre élément important de la culture africaine est la relation vivante, vivace et animée entre les gens et leurs ancêtres protecteurs. Un rituel sans référence aux ancêtres n'est pas un rituel. Les ancêtres sont les morts vivants. Ils sont présents dans leurs prières, leurs bénédictions et leurs sanctuaires. Les enfants sont des ancêtres revenus à la vie dont ils portent le nom. Les ancêtres sont toujours présents. Les descendants ont le devoir de maintenir et de respecter leurs lois et leur mode de vie. C'est seulement de cette manière qu'ils traverseront la vie comme des personnes bénies et que leurs enfants seront des personnes bénies. Même si les villageois sont pauvres et que leurs habitations ressemblent, à nos yeux, plutôt à des taudis, ils vivent dans un monde fortement empreint de spiritualité. C'est ainsi qu'ils peuvent survivre aux maladies, à la pauvreté, aux décès prématurés et aux guerres et qu'ils continuent à raconter leurs légendes et leurs récits le soir dans l'obscurité autour d'un feu, à exécuter leurs danses et à se sentir unis et forts entre eux et en communion avec leurs ancêtres. »

Piet Korse

Traduction : Claude Buchkremer

Korse Piet, *Wie blijft, die schrijft* [Celui qui reste écrit], autoédition, 134 pages, 2021 [MLPA 00303/0001].

Écho de lecture

Dans la préface de cet ouvrage qui ne comporte pas moins de cinquante et un chapitres consacrés à des sujets très divers, Piet Korse explique d'emblée qu'ayant plus de quarante publications à son actif il a maintes fois annoncé qu'il écrivait son dernier livre. À présent qu'il sent ses forces décliner, il veut, avec cet ultime ouvrage, faire une surprise à ses amis, à sa famille, à ses connaissances et à ses condisciples.

Piet Korse rend tout d'abord hommage à sa famille. Afra, fille d'éleveurs de bovins dans le nord des Pays-Bas, avait vingt-quatre ans quand elle a épousé en 1936 Jan Korse, qui était horticulteur et viticulteur, et elle a donné naissance à un enfant tous les ans dès 1937. On en dénombre treize au total. Pour Piet, son deuxième enfant, la mère de famille était l'exemple même d'une personne pleine d'amour pour autrui et ses

enfants. Il s'émouvait de percevoir les rares signes d'affection entre ses parents lorsqu'ils se donnaient le bras le dimanche pour se rendre à la messe et lorsque son père offrait à son épouse les premiers raisins mûrs en juillet. Leur fille aînée, Riet, fut suivie par cinq garçons et ne ménagea pas ses efforts pour seconder sa mère dans les tâches ménagères et l'éducation de la fratrie. Plus tard, elle rendit visite quasi tous les jours à ses parents âgés. C'est chez elle que Piet est hébergé lorsqu'il séjourne à Zwaag.

Au cours de sa carrière de missionnaire au Congo et en Ouganda, Piet Korse s'est beaucoup intéressé à la population et aux coutumes locales. Sa tristesse est telle lorsqu'il participe aux funérailles d'un jeune enfant emporté par la malaria, qu'il se fait accompagner par un certain « Jésus, originaire de Nazareth » qui l'aide à consoler la famille.

Il évoque la croyance populaire selon laquelle les éléphants attaquent les femmes enceintes et souligne l'héroïsme de deux missionnaires Mill Hill qui furent les seuls à oser ensevelir et enterrer un jeune instituteur décédé de la variole.

Il a lui-même aidé des villageois souffrant de filariose et ne manque pas de verser une larme lorsqu'il songe aux côtés positifs et négatifs de son passé de missionnaire.

Depuis quelque temps, il s'inquiète du sort qui sera réservé aux deux mille pages de journal intime qu'il a écrites tout au long de ses quarante années de carrière de missionnaire.

Une série de chapitres racontent des épisodes tragi-comiques.

Celui où Piet tombe dans la cave d'une maison dont la propriétaire est absente.

Il trébuche dans son appartement, se blesse à la tête, fait tomber son ordinateur en voulant appeler l'infirmerie et trébuche une seconde fois lorsque son téléphone sonne.

Se rendant dans une jardinerie, Piet achète un magnifique strelitzia aux grandes fleurs colorées, se souvenant de son ami et collègue Frans Kwik qui les utilisait pour décorer la cathédrale de Basankusu. Arrivé à la maison, il se rend compte qu'il a acheté une plante artificielle.

Une église possède un autel dédié à l'apôtre Judas Thaddée, le patron des causes perdues. On vient de partout le vénérer. Le curé de la paroisse prévoit une réserve d'images pieuses et de bougies enfermées à clé dans la sacristie. Celles-ci disparaissent régulièrement, de sorte que le curé fait installer une caméra.

Comme le Petit Chaperon rouge, le petit *Jan à la casquette* arrive chez ses grands-parents qui ont été mangés par un loup et qui sont sauvés par des voisins.

Pas moins de sept chapitres sont consacrés à la vie quotidienne d'une voisine âgée à la personnalité attachante.

À plusieurs reprises, Piet Korse nous parle de sa santé. En 2018, il a vécu, pendant six semaines, attaché sur un lit d'hôpital à la suite d'un zona. Très anxieux car il est de santé fragile – il est diabétique, porte un pacemaker depuis trente ans, souffre de malaria et de filariose – il a refusé de s'alimenter, mais il a miraculeusement survécu grâce aux prières de sa communauté et à la visite qu'une dame lui a rendue tous les jours.

Dès le début de l'épidémie de coronavirus en 2020, il a souhaité prendre des mesures de précaution dans la maison de Mill Hill où il vit à Oosterbeek, se heurtant à l'incompréhension des autres résidents. Il déplore aussi le fait qu'aux Pays-Bas les personnes âgées et fragiles ont dû patienter très longtemps avant d'être vaccinées.

Il se réfère souvent aux grands principes qui ont guidé sa vie. Puisqu'il a quitté sa maison natale à l'âge de quinze ans, il a essayé de se sentir chez lui à l'endroit où il se sentait en sécurité et où il était apprécié pour ce qu'il était et pour ce qu'il pouvait représenter pour les autres.

La liberté de culte lui tient à cœur : elle doit être respectée et ne pas faire l'objet de moqueries. Piet Korse exprime une vue progressiste de la religion catholique en suggérant que personne n'ose dire que les papes sont faillibles lorsque, malgré l'évolution de la société, ils persistent à interdire la contraception et l'exercice de certaines fonctions religieuses par les femmes.

Il évoque aussi Dora Visser, une mystique hollandaise, qui a porté les stigmates du Christ pendant trente-trois ans et dont la demande de béatification reste sans suite.

D'une manière plus générale, il s'insurge contre la violation des droits humains, la bureaucratie, les dictatures, la pollution de la planète et la surpopulation qui mettent la nature en danger, l'injustice par rapport aux pays pauvres et la crise de la migration qui en résulte.

À plusieurs reprises, il interroge le lecteur : faut-il perdre espoir ?

Certains poèmes ou récits poétiques nous parlent d'émerveillement, d'air, de lumière, d'autres ressemblent à des fables mettant en scène des animaux ou des arbres dont le comportement est calqué sur celui des humains. Un hêtre et un chêne dialoguent au sujet de la lutte pour la survie. La délicieuse sensation d'être un flocon de neige aboutit à un rêve évoquant un départ pour l'au-delà et le salut éternel.

C'est tantôt avec humour, tantôt avec poésie et sensibilité que Piet Korse fait le bilan de ses rapports à la société et à sa famille, de sa carrière et de toutes les petites et grandes choses qui ont émaillé son passé et qui habitent toujours son présent.

Claude Buchkremer

Extrait 1

« La vie commence les mains serrées ; petit à petit, les mains s'ouvrent pour agripper des objets. La vie se termine en abandonnant les gens, les choses, les endroits familiers, les pensées et de nombreuses convictions inébranlables. Comme on dit : tout vient et tout s'en va. Mais nos aspirations, même si elles ont beaucoup évolué, nous pouvons les conserver jusqu'à la fin et même les emporter jusqu'au-delà de la vie. Tout à coup je me rends compte que c'est moi, ce petit personnage rougeaud qui figure sur la couverture, parcourant le sentier boisé en direction de la lumière.

Ma vie a été riche, j'ai pu beaucoup voyager et regarder autour de moi, j'ai rencontré une multitude de gens, j'ai beaucoup appris et beaucoup oublié, j'ai pratiqué de magnifiques passe-temps tels que les jeux de

cartes, l'écriture et la peinture, j'ai aimé jardiner, jouer au football et nager, j'ai été aux prises avec une filariose tenace, de nombreux accès de malaria, un zona qui me fut presque fatal, un diabète diagnostiqué tardivement avec les problèmes cardiaques qui en résultent et je me suis cassé trois fois la jambe. À quatre reprises j'ai vu double, chaque fois pendant trois mois. " Luctor et emergo ", comme disent les Zélandais. J'ai dû beaucoup lutter mais j'ai chaque fois refait surface.

En racontant ma vie, mes expériences et mes idées, j'ai transmis une petite partie de ma vie. Peut-être avez-vous pris connaissance de mes écrits ou les avez-vous même appréciés ? Le fait d'écrire m'a fait du bien. Cela m'a appris à bien me regarder moi-même tout comme les personnes qui m'entourent et de ce fait à mieux les comprendre et les apprécier. J'en suis devenu un homme plus riche. En Afrique, j'ai eu le temps et la chance extraordinaire de vivre auprès des gens, tant au Congo qu'en Ouganda, et pendant des années j'ai ainsi pu étudier et apprécier leur culture. »

Piet Korse mbm

(Traduction Claude Buchkremer)

Extrait 2

« Un dilemme

J'ai à présent 83 ans. Combien de temps me reste-t-il encore à vivre ? Que vont alors devenir mes journaux intimes ? Jamais en soixante ans mes supérieurs n'ont manifesté le moindre intérêt pour mes écrits, n'ont accordé aucune subvention pour la publication de mes nombreux livres consacrés à l'étude de la culture locale. En définitive, cela m'a occupé à temps plein pendant vingt ans en Afrique. Réserveront-ils à présent une petite place à mes journaux ? Cela me semble très improbable. Il y a deux ou trois ans j'ai pensé que le temps était venu d'agir. J'avais de bons contacts avec deux personnes⁴⁰ de Bruxelles qui se consacrent à la

⁴⁰ José Dosogne avait pris contact avec Piet Korse lorsqu'il écrivait lui-même le témoignage de son séjour au Congo, en Équateur également : *Mon expérience d'Agent territorial dans une région déshéritée de la colonie belge du Congo, le Territoire de Basankusu appartenant au District de la Tshuapa dans la Province de l'Équateur (1953 - 1957)*, 2010, [MLPA 00209].

conservation des écrits autobiographiques de personnes qui ont vécu et travaillé au Congo. Cette association s'intitule "Actualités du Patrimoine Autobiographique". La secrétaire est Meurice Francine. Elle s'intéresse effectivement à mes journaux. En outre, elle m'a conseillé de prendre contact avec une association similaire établie à Amsterdam. Je leur ai écrit. Leur réponse fut : " Nous engageons des étudiants pour ceux qui souhaitent éditer leur autobiographie. Coût : 1.500 euros. Le texte doit être fourni dactylographié".

Cette dernière condition m'a découragé de m'engager avec eux. Je n'ai vraiment pas l'intention de dactylographier environ deux mille A4. J'ai écrit à mes amis belges à Bruxelles. Ils ont répondu qu'ils voulaient bien conserver mes journaux. Même s'ils n'en font rien pour le moment, ils garderont les manuscrits. Cette correspondance date d'il y a deux ou trois ans. Jusqu'à ce jour, je n'ai pas encore donné suite à leur offre. Le ferai-je vraiment ? Est-ce là ma volonté ?

Dernièrement une autre possibilité s'est présentée : un neveu, Raymond Korse, un fils de mon frère Théo, est journaliste et s'intéresse à mes écrits. Je lui ai offert mes journaux. Il m'a promis le 5 janvier 2020 de passer un de ces jours pour venir chercher mes journaux. Je lui ai dit : "Si je les laisse ici sur l'étagère et que je vienne à décéder inopinément, ils disparaîtront, selon le système actuel, tout droit dans le conteneur". Il se peut qu'un membre de la famille Korse ait un jour le courage de rédiger une biographie en se basant sur ces journaux.

En fait, ils appartiennent à Mill Hill. Sous sa protection j'ai pu travailler pendant quarante ans en Afrique. Comment pouvons-nous en tant qu'ordre missionnaire nous engager dans de nouvelles voies si nous n'étudions pas, ne comprenons pas, n'apprécions pas ou ne modifions pas notre propre passé ? Mais on ne veut peut-être pas du tout s'engager dans de nouvelles voies ! Est-ce trop sarcastique ? Ou est-ce que je dévoile ainsi une preuve de mon propre désappointement ? L'absence d'intérêt que je perçois chez les dirigeants de Mill Hill m'aide toutefois à sortir de mon dilemme : mes journaux iront à mon neveu Raymond. »

Piet Korse mbm

(Traduction Claude Buchkremer)

Récit de vie couvrant les années 1940 à 1950

Hecq, Françoise, *Autobiographie. Épisode 1 : Les vêtements de mon papa*, manuscrit, 7 pages, 2020 [MLPA 00498/0001].

Écho de lecture

« Les vêtements⁴¹ de mon papa », quel beau titre pour nommer l'épisode consacré au père dans une autobiographie ! Françoise Hecq n'a pas connu son père longtemps – il décède des suites d'une opération quand elle n'a que 13 ans. Il fallait donc ramasser sa vie à lui dans le court laps de temps de son enfance à elle.

Elle le regarde alors, dans ses vêtements successifs, évoluer dans des intérieurs petits bourgeois d'Haine-Saint-Pierre, décrits comme des tableaux à la Maupassant ou à la Colette. Quand elle a cinq ans, au début de la guerre 1940-1945, Marcel Hecq est en chemise Lacoste à fines lignes mauves, blanches et bleues, il est debout près de la radio écoutant Radio Londres. Le dimanche, il est assis au piano, chapeau en arrière et gros pardessus sur le dos. Pendant la guerre, sur son vélo, vêtu d'une grosse canadienne et de serre-chevilles au pantalon, il arpente le canton de Beauraing comme inspecteur de l'enseignement cantonal. Après la guerre, quand il est collaborateur de Camille Huysmans, le ministre de l'Instruction publique, et ensuite inspecteur général et professeur de pédagogie à l'université de Liège, il se fait confectionner, dans les ateliers de couture réputés de Binche, un costume trois pièces porté avec une chemise blanche et une cravate, sa vêtue de haut fonctionnaire.

Mais l'habit le plus symbolique est cette chemise légère portée la veille de son entrée à l'hôpital pour aller voir les cerisiers du Japon en fleurs avec Françoise. Chemise que l'adolescente recherche après les funérailles pour « y enfouir sa tête et retrouver cette odeur de savon à barbe et d'eau de Cologne ». « Je me suis sentie fille du papa à la chemise Lacoste » dit-elle.

⁴¹ Vêtements.

Ce contact sensuel, consolateur du chagrin, renoue avec une sorte d'amour préœdipien car depuis la scène du père pleinement adoré qui serre son enfant dans ses bras en l'appelant « ma poulette », la petite fille avait grandi et appris l'ambivalence des sentiments.

D'une part l'admiration pour ce père libre-exaministe, socialiste, pionnier de la pédagogie nouvelle et défenseur de l'enseignement laïc officiel, mais aussi musicien et pianiste, aussi poète wallon, aussi festif comme on l'est en Wallonie à cette époque, chantant et déclamant pour animer des repas familiaux et amicaux au son des tambours des Gilles et à l'ombre des terrils des charbonnages.

D'autre part la souffrance de ne pas être reconnue par celui qui restait conservateur par rapport au statut de la femme.

C'est à travers ce chagrin d'amour que la narratrice fait ressentir les inégalités de genre, tissées dans son histoire familiale et exemplaires de l'époque : dans la fratrie, la prédilection pour le brillant frère aîné ; dans le quatuor des amis, l'invisibilité de la seule fille ; dans le curriculum scolaire, le risque d'être sous-estimée ; au sein du couple parental, l'effacement progressif de la mère institutrice et directrice d'école, ramenée au rang de femme d'intérieur, écartée des invitations mondaines, pourtant actrice en coulisse de la carrière du père. C'est à travers ce chagrin d'amour aussi que Françoise Hecq revient sur l'image de la mère, corrigeant *a posteriori*, grâce à la solidarité de femme acquise à la maturité, l'image familiale qu'enfant elle avait de sa mère.

Francine Meurice

Hecq, Françoise, *Autobiographie. Épisode 2 : Léa*, manuscrit, 2 pages, 2020 [MLPA 00498/0002].

Écho de lecture

Lèya, petite amisse, est-c'què vos m'intindez ?

[...]

Ils vos ont twé, Lèya, et is vos ont volè⁴²

Léa est morte bien jeune, en résistante, à la fin de la Deuxième Guerre mondiale. Et, alors que Marcel Hecq, son cousin poète s'était promis de ne plus jamais rien écrire, il reprend sa plume pour exprimer en wallon avec une tendresse infinie à travers le poème *Spiro* (le nom de résistance de Léa) sa désespérance et l'affection qui le liait à sa cousine.

Dj'avoûs djuré mille coups dè n'pus jamé rîn scrire...

Et pourtant, aud'jordû, d'jai l'cœur si gros, si gros

Què dju n'sès pus warder pour mi çu qu'dj'ai à dire⁴³

Le texte *Léa*, rédigé par Françoise Hecq, la fille de Marcel, peut se lire en surimpression au poème de son père. On peut y ajouter aussi ces photos prises au cimetière de Morlanwelz où est gravé le nom de Léa...

Très vite, nous imaginons Léa telle que décrite par Françoise : *une petite jeune fille à lunettes rondes, d'une vingtaine d'années, coupe de cheveux courte, avec frange. Maintien sage, même sérieux dans son pull à col claudine*. Et pourtant, cette jeune fille d'apparence bien rangée se fait arrêter par la Gestapo dans un tram bruxellois. Un papier discrètement lâché par terre permettra à un voyageur, qui assiste à la scène, de retrouver l'adresse de Marcel. Le rôle de Léa tenu secret s'éclaire et on apprend son incarcération à la prison de Saint-Gilles. Les soupçons de délation se portent sur un voisin collaborateur notoire.

⁴² Léa, petite amie, est-ce que vous m'entendez ? Ils vous ont tué, Léa, et ils vous ont volée.

⁴³ J'avais juré mille fois de ne plus jamais rien écrire... Et pourtant, aujourd'hui, j'ai le cœur si gros, si gros, Que je ne sais plus garder pour moi ce que j'ai à dire.

Le temps passera sans plus de nouvelles de Léa, les premiers déportés des camps reviendront, amaigris, agrippés à des trésors dérisoires d'apparence, mais oh combien importants ! Pour le fils d'un ami des parents de Françoise, ce trésor était un morceau de pain sec protégé par un sac crasseux, le pain reçu des Russes lors de la libération du camp.

Tante Sim, la sœur de Marcel, apprendra les circonstances de la mort de Léa et viendra la raconter à sa famille de Haine-Saint-Pierre. Léa fut terrassée par le typhus à Ravensbrück. Elle aura donc fini sa courte vie dans un camp de concentration sans qu'aucun de ses proches ne puisse jamais lui signifier sa reconnaissance et sa fierté pour son engagement, sans que son corps ne soit jamais inhumé parmi les siens. Marcel Hecq comblera partiellement ce manque en lui dédiant le poème *Spirou*, comme un dernier hommage.

Carine Dierkens

Extrait

« Point de Léa. Rien de Léa.

Quelques mois plus tard, un récit incongru informa ma famille du sort de Léa. Il nous vint de Tante Sim, la sœur de mon père qui vivait à Arras où elle tenait le meilleur hôtel de la ville avec son mari pétainiste, l'hôtel de l'Univers. Elle prit quand même le temps de revenir à Haine-Saint-Pierre pour faire ce récit. Elle avait reçu la visite d'une ancienne femme de chambre de l'hôtel, déportée à Ravensbrück qui lui raconta.

Fin 1944, les troupes alliées pilonnèrent l'Allemagne et bien entendu, les camps de déportation ne furent pas épargnés. Deux femmes, par hasard, se réfugièrent sous une table. L'une était secouée d'angoisse, l'autre semblait plus calme. C'était, semble-t-il, Léa. Elle aurait tenu ce genre de discours, sous la table et les vociférations des avions : "Quand on a peur, il faut parler. Racontons-nous nos vies" Le dialogue s'amorça :

- D'où tu viens ?
- D'Arras.
- Moi, je viens de Belgique mais j'ai une cousine à Arras.

Et de fil en aiguille, l'incongruité fit son œuvre puisqu'elle révéla que cette Française avait travaillé dans l'hôtel de ma tante. Après les angoisses, elles devinrent inséparables. Léa serait morte dans ses bras, foudroyée par le typhus. »

Françoise Hecq

Hecq, Marcel (1903-1950), *Spirou**Poème : Spirou*⁴⁴

Est-c'què vos m'intindez, Lèya, du fond du grand djoû blanc qui n'a pu
pon d'vespréye ?

Est-c'què vos m'intindez, Lèya, du fond du temps qui n'compte pas les
annèyes ?

Lèya, pètte amisse, est-c'què vos m'intindez ?

Dj'avoûs djuré mille coups dè n'pus jamé rîn scrire...

Et pourtant, aud'jordû, d'jai l'cœur si gros, si gros

Què dju n'sès pus warder pour mi çu qu'dj'ai à dire.

Dju r'sère mes dints come in cochi.

Qui a promis d'iesse sâdje

Eyet dè nîn criyi...

Dju r'sère mes dints, dju r'sère mes pougns...

Dj'avons djuré mille coups d'n'pus jamé rîn scrire...

Mais pût-on s'tère quand vo consciyince appelle...

Mais pût-on s'tère quand on a l'invie d'daler busquî à tous les uches,

Quand on a l'invie d'heûler com in pierdu

In face dè chaque visâtche

Qu'on rinconte au long du vilâtche :

Vos savés bin... Lèya, no Lèya...

Ils l'ont twé... Ils l'ont twé...

Ils l'ont twé...

Nous savons tout, pètte amisse.

Elles nos ont tout conté, les vivantes

A mitan mortes

⁴⁴ Transcription de Carine Dierkens. Le poème de Marcel Hecq, *Spirou*, inédit est paru dans le journal *L'Indépendance* du 19 décembre 1955. Sous le titre de son article *Le dernier poème inédit du grand écrivain patoisant Marcel Hecq*, le journaliste explique que, pris par ses fonctions, le poète avait renoncé à écrire et l'avait dit à sa compagne. Cependant en apprenant la mort tragique de sa cousine dans les *bagnes nazis*, il écrivit son dernier poème *Spirou*, le nom de résistante de Léa à qui il s'adresse dans son texte d'hommage et d'adieu. Une copie de ce poème se trouve dans le dossier de Marcel Hecq, sous la cote MLPA 00491, qui contient également une copie du recueil de poèmes « *Premi' » mèchon*. Poèmes en wallon du Centre, Bruxelles, Labor, 1932, 43 p. (Réédité en 1937). Exemplaire avec dédicace autographe à ses parents. Fonds produit par Françoise Hecq.

Qu'on a r'saquî woûrs du bounioû.
Elles nos ont tout conté...

Nos counichons vo long calvére
Spiyî grangn après grangn, come in bon dieu d'pitiè...
Vos avèz terbukî, cayau après cayau, misère après misère...
Pou tchère, à l'fin des fins,
Pou tchère... mais sans cryî
Saint-Dgiles, Cologne, Ravensbrug...
L'infyèr avant l'infyèr.
Elles nos l'ont dit, Lèya, vo bia nom d'guerre.
« Spiroû », come c'it bin ça pour vous, c'nom-là...
Vous si fouteûse dè dgins, vous qui riyôût à sclats...
Vous si futéye èyet si arpèyante...
Vous qu'on vèyout voltin, tel'mint vos stint vayante...
Siproû...
Est-ce vous, Lèya, qu'avoût choisi c'nom-là ?

Vos aviz bîn wardé so secrèt...
Mais, in bia djoû, in étranger est v'nu vos dire
Què l'grand malheur înt arrivé.
Et nos stons d'morès assumès.
No Lèya arrêteye ! Pouquè ? pouquè ? pouquè ?
Pouquè ?
Pardon dè nîn avoût pinsé...
Què vos n'sèrinz d'morer tranquîye
Quand l'malheur pokoût no Patriye...
Ah, vos n'parlinz nin d'liberté
In mêtant vo main d'sus vo cœur
Come ène tchanteuse dè cabaret...
Vos n'nos parlinz nin du corâdje
Come in rintin pale dè l'ouvrâtche...
Vrémint, Lèya, vos stinz trop sâtche,
Nos arines du comprinde què vos muchînz n'saquè.

Is vos ont twé, Lèya, et is vos ont volè.
Is vos ont volè l'tranquillitè
Du moûrt qui sèr' pouè dèvin l'tère.
Is vos ont volè l'tranquillitè
Du moûrt qui sait qu'Toussangn'véra
Avû ses Saintes-Catrines
Avû sès caveaux bin r'nètyins
Et avû les doucès priyères dè tous les p'tits èfants.
Is vos ont twé, Lèya, et is vos ont volè
Djusqu'à l'fraîcheur dè l'tère,

Djusqu'à l'mote dè gazon qui rinvève les souvnis...

Et c'est pou ça, pètite amisse
Què dju léche couri m'pleume
Tout à l'vènuye dè mes pinséyes,
Sans clinkin d'in mot, d'in idéye...
Et c'est m'manière à mi dè rwér des fleûrs,
Dès pouvès fleûrs inscoubaréyes...
Yeune à yeune,
Dèssus l'tombe qu'ils vos ont volé.

Marcel Hecq

Traduction du poème Spirou⁴⁵

Est-ce que vous m'entendez, Léa, du fond du grand jour blanc qui n'a plus aucun soir ?
Est-ce que vous m'entendez, Léa, du fond du temps qui n' compte pas les années ?
Léa, petite amie, est-ce que vous m'entendez ?

J'avais juré mille fois de ne plus jamais rien écrire...
Et pourtant, aujourd'hui, j'ai le cœur si gros, si gros,
Que je ne sais plus garder pour moi ce que j'ai à dire.
Je serre mes dents comme un garnement
Qui a promis d'être sage
Et de ne pas crier...
Je serre mes dents, je serre mes poings
J'avais juré mille fois de ne plus jamais rien écrire...
Mais peut-on se taire quand votre conscience appelle...
Mais peut-on se taire quand on a l'envie d'aller frapper à toutes les portes,
Quand on a l'envie de gueuler comme un perdu
En face de chaque visage
Qu'on rencontre au long du village :
Vous savez bien..., Léa, notre Léa...
Ils l'ont tuée... ils l'ont tuée...
Ils l'ont tuée...

Nous savons tout, petite amie,

⁴⁵ Un *spiron* est un écureuil en wallon. Jean Chasse pense que ce nom de code n'est sans doute pas sans lien avec la danse du Spirou, chanson de la fin de la guerre.

Elles nous ont tout conté, les vivantes
À moitié mortes
Qu'on a sorties du bagne.
Elles nous ont tout conté.

Nous connaissions votre long calvaire
Égrené grain après grain, comme un bon dieu de pitié...
Vous avez trébuché caillou après caillou, misère après misère...
Pour tomber, à la fin des fins,
Pour tomber... mais sans crier
Saint-Gilles, Cologne, Ravensbrück...
L'enfer avant l'enfer.
Elles nous l'ont dit, Léa, votre beau nom de guerre.
« Spirou », comme ça va bien ça pour vous, ce nom-là...
Vous si farceuse, vous qui riez aux éclats...
Vous si futée et si agile...
Vous qu'on aimait tellement vous étiez forte.

Spirou...
Est-ce vous, Léa, qui aviez choisi ce nom-là ?

Vous aviez bien gardé son secret...
Mais un beau jour, un étranger est venu nous dire
Que le grand malheur était arrivé
Et nous demeurâmes assommés.
Notre Léa arrêtée ! Pourquoi, pourquoi, pourquoi ?
Pourquoi ?
Pardon de ne pas avoir pensé...
Que vous ne seriez pas restée tranquille
Quand le malheur portait des coups à notre Patrie...
Ah, vous ne parliez point de liberté
En mettant votre main sur votre cœur
Comme une chanteuse de cabaret...
Vous ne nous parliez point du courage
Comme un paresseux parle de l'ouvrage.
Vraiment, Léa, vous étiez trop sage.
Nous aurions dû comprendre que vous nous cachiez quelque chose.

Ils vous ont tuée, Léa, et ils vous ont volé.
Ils vous ont volé la tranquillité
Du mort qui se repose dans la terre.
Ils vous ont volé la tranquillité
Du mort qui sait que la Toussaint viendra
Avec ses Sainte-Catherine
Avec ses caveaux bien nettoyés

Et avec les douces prières de tous les petits enfants.
Ils vous ont tuée, Léa, et ils vous ont volé
Jusqu'à la fraîcheur de la terre,
Jusqu'à la motte de gazon qui réveille les souvenirs...

Et c'est pour ça, petite amie,
Que je laisse courir ma plume
Selon l'arrivée de mes pensées
Sans [rechercher] le clinquant d'un mot, d'une idée...
Et c'est ma manière à moi de jeter des fleurs,
Des pauvres fleurs fanées
Une à une,
Sur la tombe qu'ils vous ont volée.

Marcel Hecq

*(Traduction de Carine Dierkens, relectures de Françoise Hecq, Francine Meurice
et Jean Chasse)*

LES DIARISTES

Journal de 1909 à 1997

PIERRE-EMMANUËL MATHIEU

Mathieu, Pierre-Emmanuël, *Il faut du temps pour faire un homme. Roman*, autoédition, 111 pages, 2009 [MLPA 00521].

Écho de lecture

Pierre-Emmanuël Mathieu, gynécologue obstétricien dans la région de Mons-Borinage, dépose son livre *Il faut du temps pour faire un homme* dans nos archives de l'autobiographie, pourtant le sous-titre est « Roman » et l'avertissement insiste : « Ce livre est un roman, c'est-à-dire une narration fictive ». La quatrième de couverture présente le personnage, François Marchand, né à Baudour, village proche de Mons, en 1909 et précise : « Le récit n'est pas une biographie ». Avant d'entamer la lecture, on peut encore remarquer que l'ouvrage est autoédité en 2009, à 1000 exemplaires, chez un imprimeur de la région, à Sirault.

En lisant nous sommes portés à croire tout le contraire de ce que prétendent ces avis au lecteur et à imaginer que François Marchand est le grand-père de Pierre-Emmanuel et que le récit dont les épisodes sont datés, de sa naissance, le jeudi 16 décembre 1909 au samedi 30 août 1997, n'est pas un roman mais un journal. Le lecteur trouve certains indices qui le confortent dans cette identification entre le personnage qui écrit ses souvenirs sous forme de journal et le grand-père de l'auteur : les connaissances personnelles en gynécologie que le narrateur prête au personnage, la ressemblance entre les réflexions de François Marchand et celles de son petit-fils qui fait dire au diariste que la relève est assurée⁴⁶.

Même si ce n'est pas un vrai journal, nous le lisons comme tel, le diariste, François Marchand, ne nous dit-il pas qu'il écrit à partir des nombreux carnets de notes que sa bibliothèque contient. Le ton de la confiance du journal nous permet d'entrer dans l'intimité de cet homme, pleinement réalisé, bienveillant et rassurant, qui se devait d'écrire un livre pour transmettre le secret de sa sagesse. C'est ce qu'il affirme dans la lettre du 15 avril 1997 à ses enfants, qui tient lieu d'avant-propos, et qu'il signe : « votre père, grand-père et arrière-grand-père aimant ». Le secret, c'est peut-être qu'il n'y a pas de secret si ce n'est ce « temps qu'il faut pour faire un homme ». Et si l'avertissement prévenait également que ce livre ne traduirait « en aucun cas une pensée philosophique », il y en a bien une, celle du continu travail sur soi que l'être humain s'impose pour aspirer à la beauté et à la tolérance.

Plus la lecture avance et moins le romanesque est crédible. François Marchand s'enfonce dans le terroir de Baudour et restaure l'ancien tissu manufacturier de la région : la céramique, la porcelaine. C'est à travers le souvenir d'une visite effectuée dans une maison en 1931, dont il décrit et énumère les matériaux, qu'il fait renaître les usines, les artisans, le tissu industriel qui ont contribué à sa construction.

Le journal de François Marchand entrecroise les dates des événements historiques (les deux guerres du 20^e siècle, l'exposition universelle de 1958, le premier pas – « du pied gauche » – sur la lune en 1969, etc.) et celles des événements de sa vie personnelle. C'est en creusant un sillon entre ces deux lignes de repères qu'il pense la transmission. Il ne destine pas à ces héritiers le récit de l'histoire dans le groupe familial, les légendes ou les ritournelles qui se forgent quand on se raconte, de

⁴⁶ Page 82.

génération en génération, la traversée des événements et qui sont un dire collectif, mais il leur dédie une parole intérieure, individuelle, gardienne de la mémoire du collectif : les fêtes, l'entraide villageoise, certains usages comme la pratique du « bassinage ». À propos de cette dernière pratique de la communication des informations par un crieur public, il se souvient qu'à Baudour, c'était une femme qui entrait de maison en maison pour annoncer la nécrologie, les dates et les heures des funérailles.

Tout l'intérêt du texte de Pierre-Emmanuel Mathieu est là : comment capturer les souvenirs du vécu pour en garder la mémoire afin d'enrichir les générations suivantes en leur permettant de s'identifier aux valeurs de ce patrimoine et de s'y reconnaître. Le narrateur construit un pont d'un siècle, la mesure de la mémoire humaine. En pleine pandémie du covid 19, le lecteur de 2021 est troublé lorsqu'il arrive à l'année 1918 de ce récit écrit bien avant la crise sanitaire actuelle, et qu'il découvre que le diariste a vu mourir ses deux amis, Camille et René, de la grippe espagnole. François Marchand nous explique qu'alors l'école était fermée, que les visites aux malades étaient interdites, qu'il fallait rester chez soi le plus possible, que cette pandémie a duré du printemps 1918 à l'hiver 1919, qu'elle fut aussi meurtrière qu'une guerre et que c'est à ce moment que le Comité d'Hygiène International (la future OMS) s'est créé.

Francine Meurice

Journal de 1910-1911

ARMAND VANDER ELST⁴⁷

Vander Elst, Armand, *Boîte aux lettres. Mon Journal, 1910-1911, 21 pages* [MLPA 00539].

Écho de lecture

Un avant-propos nous donne immédiatement une boussole de lecture pour ce *Journal* écrit en 1910 et 1911 : il s'agit d'un exercice d'écriture pour « se délier la main », suivant en cela le conseil qu'Émile Zola avait donné à un ami écolier.

⁴⁷ Voir la rubrique « Présentation des fonds ».

C'est d'une écriture appliquée et dans un style scolaire de bon élève qu'Armand Vander Elst va rédiger des poèmes ainsi que de courts textes basés sur « des impressions éprouvées en regardant des êtres » et des choses qui l'entourent : *Les Ruines de l'Abbaye de Villers, les Grottes de Han, la Vallée de la Hoëgne, la Vallée de l'Amblève, la Mer, Ostende, Blankenberghe, Dernière journée de l'Exposition, la Neige, Croquis d'hiver, Premier baiser*. Chacun de ces titres nous renvoie à un voyage d'une journée, réalisé entièrement en train, avec le trajet précis, les horaires ainsi que les gares de correspondance. Ces rédactions essentiellement descriptives aux velléités poétiques et littéraires nous touchent malgré leur côté quelque peu convenu et cliché.

Peut-être est-ce le voyage cent-dix ans en arrière dans des lieux aujourd'hui toujours connus, toujours remarquables, qui anime notre lecture. En effet, il ne nous est pas difficile de déambuler en compagnie de l'auteur et de son amie dans les forêts, le long des cours d'eau, dans les petits villages... d'embarquer avec eux dans le train qui ponctue leur journée et leur promenade. Les paysages de ces sites remarquables paraissent en tout point inchangés.

Les derniers textes du *Journal* s'écartent des promenades bucoliques et nous entraînent vers des propos colorés de romantisme. On y trouve des mots d'amour et de tendresse destinés à l'amoureuse cachée derrière le « nous » pudique des balades estivales. « Te rappelles-tu ma mie, ce beau dimanche de mai où tous deux enlacés par le bois fleurissant tout le printemps, heureux de trouver mille fleurettes nouvellement écloses, j'ai cueilli des violettes pâles que j'ai mises à ton corsage comme les feuillets d'une lettre d'amour... ».

Cette *Boîte aux lettres*, comme l'auteur a nommé cet ensemble de textes, contient une carte postale destinée par Armand à sa bien-aimée. On y trouve un poème vibrant d'amour, *Doux souvenir*, une envolée lyrique, témoin du souci constant d'Armand de donner à la forme de ses écrits l'intensité de son vécu et de ses sentiments :

« [...] Dis-moi, quelle douleur avait mouillé tes yeux ?

Peut-être, j'ai mal vu ; ce n'était point des larmes
Mais des étoiles d'or qui désertaient les cieux ;
Jalouses de tes yeux voulaient prendre leurs charmes. »

Carine Dierkens

Extraits

« Ah ! La Lesse, c'est le nec plus ultra du grandiose ! Les mots manquent pour décrire le charme de cette vie si luxuriante remplissant une fente si étroite du sol ardennais. Que c'est beau, cette rivière aux eaux claires, toujours rapides et fuyantes, ici dessinant des étroites bordures dans les prés, puis, tout de suite, d'un côté des rochers abrupts, de l'autre les coteaux à pente rapide où la forêt de l'Ardenne étage ses taillis verdoyants. » [...]

« Quelle animation le dernier jour de l'exposition ! Dès le matin, un grand nombre de personnes s'en allaient à notre World's foire, les uns à pied, les autres en tram. C'étaient pour la plupart de braves ouvriers qui avaient obtenu un congé et qui avaient attendu jusqu'au dernier jour pour profiter, en même temps que de la visite des galeries, des nombreuses attractions indiquées sur de grandes affiches dans toute l'agglomération bruxelloise. Ayant épargné une somme assez rondelette, ils ne regarderont pas, comme tout bon père de famille, à l'achat d'un petit cadeau pour la mère et de quelques dragées pour les mioches. » [...]

« Lorsque le sol est couvert d'un tapis blanc et uni, et que les arbres ont, de branche en branche, de rameau en rameau, une couche de neige dont chaque parcelle scintille comme des diamants sous l'action des pâles rayons du soleil, je ne puis me lasser de contempler ce joli tableau que tant de poètes décrivent et que tant de peintres cherchent à reproduire sur la toile. » [...]

« Cette minute heureuse pendant laquelle je pus toucher le bonheur suprême fut suivie d'un long silence... Tu n'osais me parler, mais j'entendais la voix vive de ton cœur me dire et me redire : *Je t'aime à jamais*. Depuis ce jour béni, nous n'en sommes plus à notre première ; l'ère qui commença ce jour d'avril fut pour nous l'ère du bonheur infini ; nous bûmes à la même tasse, nos lèvres gourmandes se rencontrèrent bien souvent et nos cœurs s'unirent à jamais. » [...]

Armand Vander Elst

Journal de 1914 à 1916

ARTHUR PERBAL⁴⁸

Perbal, Arthur, *Guerre européenne 1914-1915. Carnet de campagne, 1914-1915, 53 pages* [MLPA 00542/0001].

Perbal, Arthur, *Carnet [de campagne] n° 2. Bataillon d'administration : Camp du Ruchard, 1915-1916, 28 pages* [MLPA 00542/0002].

Écho de lecture

Le 1^{er} août 1914, Arthur Perbal est mobilisé. Il se retrouve à Liège, avec quelques centaines d'instituteurs et de curés, affectés comme lui comme brancardiers.

Dans ses carnets de campagnes, il relate sa vie au jour le jour : la retraite de Liège à Anvers entrecoupée de combats, les marches épuisantes, le manque de sommeil, le danger, les blessés, la mort.

Il échappera, à deux reprises, à une exécution sommaire comme *espion*, parce qu'il devra attendre jusqu'au 23 août pour recevoir une tenue militaire et qu'il se trouve toujours en civil avec seulement un petit brassard jaune et que, parfois, avec des collègues du pays d'Arlon il converse en luxembourgeois. Ce sont ensuite les tranchées de l'Yser : les morts qui s'entassent en état de putréfaction avancée, les blessés qu'il faut aller chercher avec les balles qui sifflent aux oreilles.

« 4 novembre 1914.

Une batterie belge vient s'installer derrière nous pour bombarder les fermes qui sont devant nous. Nous regardons debout dans la tranchée l'effet de ce bombardement. Un accident se produit : un

⁴⁸ N.B. Arthur Perbal est répertorié sur le site du Docteur Loodts consacré aux médecins de l'armée belge pendant la Première Guerre mondiale ainsi qu'à tout ce qui concerne le service de santé de l'armée. Quelques photos tirées de l'album de famille, notamment du camp du Ruchard, ainsi qu'une biographie d'Arthur Perbal rédigée en partie par son fils, sont publiées sur ce site : http://www.1914-1918.be/brancardier_arthur_perbal.php

obus fait explosion et tue un territorial raide mort à quelques pas de moi.

Journée assez calme – à la tombée de la nuit nous allons au repos dans ferme près de Furnes 8 km – marche pénible dans cette terre argileuse – passage difficile sur les pontons – arrivons trempés jusqu’aux os et couchons le long d’un pignon sous un abri de paille mouillée – les rhumatismes se font sentir. »

En 1915, il a la *chance* d’être transféré à l’arrière du front, en Touraine, au camp du Ruchard, ancien camp d’entraînement transformé en hôpital militaire belge destiné aux convalescents. Les conditions d’hygiène dans le camp sont très pénibles au début, tant sur le plan de l’hébergement que de la nourriture, insuffisante et de mauvaise qualité. L’hôpital militaire accueille, entre 1915 et 1917, 9586 malades. Blessures, maladies, troubles psychologiques liés à la guerre, les causes de leur séjour au camp sont multiples. Arthur y est magasinier. Dans ses carnets, il évoque pêle-mêle l’éloignement du pays natal, l’attente anxieuse des nouvelles, la boue, l’ennui, mais aussi Pierre, la poule qui pond quatre œufs par jour, « le délicieux jus de la treille qui remplace avantageusement la bière », le gâteau « que nous achetons au marchand installé sur la place d’armes ». Arthur a connu les tranchées et estime que « la vie en somme est très supportable pour des militaires en temps de guerre » même si, comme l’écrit Ernest Genval, chansonnier de l’armée belge qui séjourne un temps au camp, « le cafard m’enlace, m’étreint et me glace plus que froid d’hiver. Et mon cœur amer rêve des jours d’hier... ».

En 1917 et 1918, Arthur Perbal se trouve à l’Hôpital militaire belge de Saint-Louis du Mont, à Chambéry, en Savoie. Il y est exposé à la contagion des tuberculeux. En 1918 se déclare la grippe espagnole qui fit des millions de morts en Europe, davantage que la guerre. Parmi les tuberculeux de l’hôpital, elle fit des ravages : « 7 en une seule nuit », relate Arthur.

Ce n’est qu’en février 1919 qu’Arthur Perbal est enfin libéré de ses obligations militaires, et qu’il peut rejoindre son foyer et retrouver, après plus de 4 ans, son épouse et son fils Camille, alors âgé de 8 ans.

J'ai découvert ces deux petits carnets remplis de la fine écriture de mon grand-père paternel, Arthur Perbal, dans les documents personnels de mon père, après son décès. Chaque fois que je les ouvre, je suis pris d'émotion : ces carnets plus que centenaires, cette fine écriture, restent un lien tangible avec ce grand-père que je n'ai pas connu...

Jean Perbal

Journal de 1941

SIMONE BELLIERE-VOSCH

Bellière-Vosch, Simone, *Journal personnel. Du 14 juillet 1941 au 28 novembre 1941*, manuscrit, 117 pages, [MLPA 00400/0001/003].

Écho de lecture

Ce troisième cahier du journal de Simone Bellière-Vosch⁴⁹ s'interrompt brusquement avec la dernière entrée datée du 28 novembre 1941. Quelques feuillets épars de 1945 sont glissés entre les pages.

Nous y retrouvons les thématiques déjà développées précédemment : amitiés et disputes, quotidien de la vie familiale, cours et professeurs du Lycée, restrictions alimentaires compensées par les bonnes relations entretenues avec certains fermiers de Hèze, jeux, sorties culturelles (concerts, cinéma, théâtre), lectures... Bref, tout ce qui peut constituer la vie d'une jeune adolescente de 15 ans.

Parmi les propos tenus dans ce journal, certains m'ont touchée plus que d'autres par écho à ma propre vie. Je pense tout particulièrement à la description que Simone fait de sa vie scolaire. Élève dans un lycée de filles dépendant de la Ville de Bruxelles tout comme je l'ai été moi-même 20 ans plus tard, elle décrit des moments qui auraient pu être les miens malgré le temps qui nous sépare. Tout d'abord, la force des relations

⁴⁹ Pour une présentation de la diariste et les échos de lecture de Carine Dierkens des deux premiers carnets du 1^{er} janvier 1940 au 15 juillet 1941 et du cahier d'octobre 1974 au 12 juin 1975, voir le bulletin n° 10 d'*Actualités du Patrimoine Autobiographique* (2020). Voir également, à propos d'un journal de jeunes filles, anonyme et à deux mains, du fonds Simone Bellière : Francine Meurice, « Nikaô, le journal de Chouette et Lapinos » in *La Faute à Rousseau, L'amitié*, n° 70, octobre 2015.

amicales entre filles et un intérêt très relatif pour les garçons bien éloignés du quotidien intense vécu à l'école. Ensuite, les jeux de récréation : les rondes et les chaînes qui embarquaient des dizaines d'élèves dans des farandoles folles, la puissance ressentie en dansant et chantant quand quarante filles occupaient presque tout l'espace de la cour de récréation. Et puis... la description de la tension qui existait entre « latines » et « modernes ». Simone n'est pas une élève particulièrement brillante et, après un échec en latin à la fin de sa deuxième année secondaire, elle doit quitter la section latine pour rejoindre la section moderne largement dépréciée par les « latines ». Elle nous explique la différence existant entre ces deux univers et combien elle se sent peu à sa place avec des élèves jugées superficielles, soucieuses uniquement de leur apparence, n'ayant que peu d'attrance pour tout ce qui touche au culturel et à l'intellectuel. Cette même rivalité, je l'ai connue aussi plus de 20 ans après... Nous, les « latines », nous sentions supérieures aux « modernes » qui regroupaient très majoritairement des élèves de milieux moins favorisés et nous ne manquions pas de le leur faire savoir. Avec le recul, je n'en suis pas fière ! Le tri se faisait au terme de la sixième primaire. Alors que durant les six premières années les classes présentaient une réelle mixité sociale, une fois passé le cap des primaires, la sélection s'opérait avec un réel jugement de valeur. Une élève de milieu populaire obtenant 75% des points au terme de sa sixième primaire était d'office orientée vers les « modernes », tandis qu'une autre élève de milieu favorisé, obtenant les mêmes points, passait en « latines ». Et je ne suis pas loin de penser que ce clivage existe toujours dans les athénées, lycées et collèges dits élitistes, prônant un enseignement traditionnel.

Simone exprime ce même rejet des personnes issues de classes populaires quand elle nous relate un courrier qui lui est adressé, rédigé par le fils d'un fermier de Hèze. Il s'agit d'une déclaration d'amour truffée de fautes d'orthographe que lui fait ce jeune homme de 16 ans. La réaction de Simone est sans appel : « Abandonner toutes mes idées naturistes, vivre entre des paysans stupides et étroits d'idées. Non, vraiment ! ».

Le journal s'achèvera par l'évocation d'un grand amour idéalisé. Simone s'ouvre pour la première fois à la perspective d'aimer un homme tout en flirtant avec les limites du politiquement acceptable ! Son choix porte en effet sur un jeune soldat allemand juste entraperçu. Cette idylle purement fantasmée lui ouvrira les réflexions qui clôturent ce journal :

« Quand je croyais que j'aimais le soldat allemand surnommé par moi *Hans*, je n'aimais qu'une fiction, qu'un être imaginaire que je me dépeignais sous ses plus belles formes. C'était un être que je voulais aimer... Je ne sais pas pourquoi mais je souhaiterais aimer très fort quelqu'un. ».

Et puis, il reste ces quelques feuillets glissés dans le journal et datés de 1945 qui nous font comprendre que Simone terminera ses études avec des souhaits non concrétisés d'études universitaires. Elle semble avoir travaillé comme sténodactylo, peu heureuse, sans qu'on ne sache si cette expérience professionnelle a perduré. Elle nous laisse entendre aussi sa conversion à la foi catholique, l'attraction vers ses rites religieux et énumère ses amours multiples non aboutis et décevants.⁵⁰

Tout à la fin du journal se trouve une table des matières très détaillée et soignée des différents thèmes abordés par Simone (avec la pagination qui y est associée) tout comme ses lectures et ses spectacles...

Je suis habitée par une grande tendresse pour cette jeune adolescente bien attachante, qui raconte d'une écriture franche et bien lisible les « riens » qui constituent sa vie. Une vie ouverte sur tous les possibles, une vie où s'ancrent des doutes, des tâtonnements mais aussi, surtout, une vie animée par des passions et des valeurs fortes. Simone n'est pas sans me rappeler ma propre mère, née la même année... Je conserve de celle-ci un tout petit carnet rédigé à la même période dont les mots font curieusement écho au journal de Simone. Aussi, comme marque-page de ce journal intime, une photo d'elle en tant qu'Éclaireuse de France, rayonnante, la tête haute et la chevelure au vent. Et plus que tout, je retrouve chez ces adolescentes une force de vie et d'espoir bien plus puissante que la force dévastatrice de la guerre mondiale qui se joue alors.

Carine Dierkens

⁵⁰ Simone Bellière a tenu son journal durant toute sa vie, journal qu'elle a tenu à léguer à l'APA-AML dont elle a été une des fondatrices en 2010. La suite de la lecture du journal nous apprendra donc qu'elle a pu reprendre des études supérieures. Diplômée de l'Université libre de Bruxelles en sociologie et urbanisme, elle a travaillé comme urbaniste et s'est engagée pour défendre ses idées : le libre examen et le socialisme.

Journal de 1944 à 2019

ANDRÉ LEROY

Leroy, André, *Journal*, 1944-2019 [MLPA 00550].*Introduction*

Le journal personnel d'André Leroy⁵¹ se caractérise par son amplitude temporelle, puisqu'il se déroule sur 75 années, mais aussi par son amplitude mémorielle puisque le diariste se relit régulièrement, annote et date ses relectures, créant ainsi, dans les marges, un journal de lecture du journal. Nous avons transcrit des extraits des premiers cahiers, les cahiers de jeunesse (1944-1952) dans le numéro 45 de la revue *Les Moments littéraires*, consacré aux diaristes belges. Le diariste y apparaît tourmenté par la sexualité. Nous le suivons dans son introspection de la souffrance imposée par l'éducation religieuse et les brimades de son directeur de conscience pour lui imposer la chasteté, jusqu'à la libération par l'écriture de son érotisme dans les descriptions des scènes pornographiques vécues avec ses amies prostituées, en passant par ses dilemmes déchirants pour rencontrer l'amour avec les « jeunes filles ». Nous le voyons également comme l'animateur d'un cercle biblique – après avoir décidé de quitter le séminaire il poursuit l'exégèse des *Évangiles* en organisant des débats éthiques –, et d'un cercle théâtral à l'Université Saint-Louis à Bruxelles : il met en scène *Le Rendez-vous de Senlis* de Jean Anouilh, au Palais des Beaux-Arts, avec André Ballon, le 17 mars 1950. Le lecteur est frappé par la qualité de l'autoanalyse du diariste, auteur d'une seule œuvre littéraire : son journal.

Francine Meurice

⁵¹ Voir la rubrique présentation des fonds.

Journal de 1962 à 1982

CHARLES FRANÇOIS

François, Charles, *Journaux divers de l'ère prédigitale. 1962-1982. Extraits*, édition chez l'auteur : Du Plomb dans l'Aile, facsimilé des manuscrits et des dessins, deux photos, 2021 [MLPA 00549].

Écho de lecture

Sous le titre, *Journaux divers de l'ère prédigitale*, Charles François a rassemblé les neuf journaux personnels qu'il avait écrits de 1962 à 1982, les reproduisant en facsimilé, partiellement ou *in extenso*, dans un livre autoédité chez « Du Plomb dans l'Aile », éditeur fictif.

Le diariste précise dans son introduction que c'est après avoir eu connaissance de l'APA et des travaux de Philippe Lejeune sur l'autobiographie qu'il a entrepris cette compilation. Ce faisant, plutôt que de livrer ses journaux originaux inédits aux Archives du patrimoine autobiographique, il analyse en quelque sorte son désir d'écriture et ses productions, les contextualise et en présente une sélection. Le lecteur le suit volontiers dans cette démarche, tout en regrettant de ne pouvoir lire les pages écartées.

Chez Charles François, l'écriture diaristique est fondée sur une réflexion artistique qui consiste à mettre en scène ses productions antérieures (dessins, écrits divers) dans son journal. Cette forme de réécriture diffère de celle d'un André Leroy⁵² qui relisait régulièrement son journal en le commentant dans les marges et en datant ses relectures, créant ainsi un journal de lecture du journal. Charles François avoue, lui, au contraire, sa répugnance à se relire.

Envisager le journal comme un matériau premier et comme cadre pour faire œuvre revient à attribuer à celui-ci une fonction d'atelier. C'est ainsi que le diariste définit son 9^e journal, son *Rescuer Diary* écrit du 17 juillet 1982 au 22 août 1982, comme un journal-atelier. Il s'agit d'un journal d'écriture d'un livre dont il a le projet et dans lequel il mêlerait journal, correspondance et fragments autobiographiques. Cet objet – son *Rescuer Diary* – devient l'œuvre elle-même à envoyer à une exposition de mail art près de Rome. Il y entrecroise des pages de journal, des photos

⁵² André Leroy, *Journal. 1944-2019*, [MLPA 00550].

pornographiques, des dessins, des extraits en italien de fumetti, *L'amore di Jolanda*, des réflexions sur l'art en anglais, le tout relié par des confidences autobiographiques et une posture artistique d'autodérision. Ce 9^e journal, le dernier du recueil, s'apparente à de l'art conceptuel et le diariste y note la souffrance qui, chez lui, accompagne toute production et il dit « ne pas savoir écrire ».

Comment le diariste, qui dit ne pas écrire facilement, a-t-il commencé son premier journal à 16 ans, son *Journal du teenager*, écrit de 1962 à 1964 « sur 5 cahiers de 72 pages, soit 360 pages d'écritures, faites au stylo à encre bleue sur papier quadrillé » ? – Par imitation, de son condisciple Xavier qui « fait un journal ». Ce qui lui fera constater que « l'écriture d'un journal intime fait partie d'une culture innée chez les adolescents » puisqu'il n'avait aucun modèle, n'ayant jamais lu aucun journal d'écrivain. Et effectivement, dans ces premiers cahiers, l'écriture personnelle n'est pas aisée. Le jeune diariste n'est ni lyrique, ni expansif, et ne se livre à aucune introspection en dehors des énoncés laconiques qui se répètent pour dire son ennui. Le lecteur s'attache cependant à l'adolescent des années 1960 qui raconte sa vie scolaire dans une cité militaire de la garnison de Bensberg⁵³ près de Cologne, sa passion pour la musique *yéyé*, ses premières amourettes et les connivences de potaches entre les élèves garçons et les professeurs masculins dans l'enseignement secondaire qui s'ouvre seulement à la mixité.

Les sept journaux encadrés par le 1^{er} et le 9^e, *Journal de session*, *Journaux de convalescence*, *Journal de psychanalyse*, *Traces pour JPR*, contiennent tous des dessins de l'auteur et sont traversés par deux dynamiques caractéristiques des années 1970 : la libération sexuelle – consignée dans le journal comme un catalogue d'exploits sexuels – et la psychanalyse qui voudrait forcer le monologue intérieur. Charles François est marié. Lui et son épouse forment un couple ouvert comme on disait à l'époque ; ils sont polyamoureux comme on dirait actuellement. Le journal rapporte et décrit les différentes configurations des rapports sexuels, avec sa femme, ses maîtresses, les prostituées, en couple ou à plusieurs partenaires. Sur

⁵³ Présence militaire belge en Allemagne après la Seconde Guerre mondiale (FBA : Forces belges en Allemagne). Les miliciens belges pouvaient choisir d'effectuer leur service militaire dans ces bases de la FBA et ainsi y recevoir une formation militaire supplémentaire.

cet aspect, le rapprochement avec le journal d'André Leroy, qui décrit ses relations avec des prostituées et les scènes pornographiques de son érotisme, doit encore être noté comme caractéristique d'une époque. Paradoxalement, le journal de psychanalyse est totalement dénué d'introspection de l'analysant, mais plutôt centré sur le portrait des praticiens. Les deux difficultés d'expression du *je* par la fluidité de l'écriture et l'expansivité du moi sont toujours « au travail » dans l'entreprise diaristique de Charles François. Les catalogues, les collections, l'expansivité brimée révélant une structure psychique plutôt obsessionnelle compensent l'impossibilité du monologue intérieur, jusqu'au moment où ce long combat aboutit. Il aboutit sous la férule de Maldoror et avec l'outil de l'écriture automatique. En se donnant des consignes arbitraires, comme écrire une page sans s'arrêter, en alignant scrupuleusement le texte à gauche et à droite dans un cadre préalablement dessiné, tout en ayant sans doute en tête la petite musique du monologue intérieur que Lautréamont a inventée dans ses *Chants de Maldoror*, Charles François réussit à délivrer son *moi*, et à rejoindre la littérature en donnant quelques belles pages d'écrits du for privé.

Francine Meurice

Extraits

« Mardi 4 février 75 – [...] »

S'exercer maintenant à écrire n'importe quoi pourvu que les mots soient bien tassés sur la page et que l'alignement sur le bord droit soit bien observé tout en ne préparant pas le texte au crayon à l'avance, d'ailleurs pourquoi, ne pas écrire plus sauvagement n'importe quoi, tasser, tasser du texte, ma main tremble parce que le temps passe et que je ne produis pas grand-chose. S'approcher, s'approcher de la sérénité, s'approcher de l'indifférence des fleuves qui coulent bien, tasser des mots mais la main tremble pourquoi sacredieu, commencer peut-être déjà à compter combien de jours il faudra pour achever ce carnet, tout ce paquet de pages agrafé à une couverture laide qui tombe en morceaux par-dessus le marché et tiens aussi surtout ne pas se relire, essayer de ne pas relire avant d'être au bout, faire simplement du texte aligné, bien aligné sur le côté droit, le gauche aussi cela va de soi et bien tassé mon dieu comme de la terre qui commencerait à bien s'arranger sous le rouleau-

compresseur et au milieu des casques jaunes et des bottes des types qui – [...] »⁵⁴

« Encore en plein soleil mais cette fois en site rural – Lamorménil Dochamps, province du Luxembourg – et avec un chapeau sur la tête, un chapeau blanc un peu ridicule, celui-là même que je portais à deux ans et demi sur la plage de Knokke-Le-Zoute. J'écris sur la table du jardin, une plaque d'ardoise de \pm 80 cm de diamètre montée sur un pied en fer forgé jadis peint blanc et rouge, maintenant presque complètement rouillé. Bien sûr, ce support n'est pas fameux. Celui de mon derrière est heureusement un peu meilleur : une chaise en bois déjà ancienne, oui mais bien passée au papier de verre et fraîchement rempaillée par un aveugle. Tout compte fait je ne suis pas mal installé, il me manque quelque chose à dire peut-être. Mais non décrivons encore : là, cages à lapins, j'en vois trois sur la pelouse hérissée de crottins, trois cages où ils sont ces rongeurs allongés sur le ventre et très parallèlement avec leurs oreilles obliques. Bruns, tous, bruns et incroyablement rongeurs, les yeux comme des boules noires au-dessus de leurs joues fonctionnant souverainement dans le travail de mastication. Pas trop d'insectes, ça va – un léger vent quand même et très peu de bruit – mais du bruit quand même : cris des hirondelles, un moteur de tracteur et marteau qui cloue quelque part sur la colline, c'est tout, mais aussi bruissement des feuilles, bien entendu, notamment des feuilles du petit bouleau à l'ombre duquel je suis en train d'écrire. Là-bas, autre vert, la prairie et ses vaches avec leurs grands culs, blanches, foutues de noir par taches souvent très amples, l'anus rose par moments dévoilé quand la queue nerveuse tapette, se mêle d'abattre une mouche trop collante. Mais les oreilles bougent pas mal également, ça je dois dire, les oreilles bougent pas mal également. Nuages emplissent le ciel de plus en plus et bientôt seront tous l'un contre l'autre, ah rentrer alors, rentrer puisque page bientôt terminée et que dans la cave m'attend un travail, bon travail de polissage des quatre blocs de bois que je vais mettre sous mon lit, oui bientôt je vais monter mon lit sur quatre nouveaux blocs de bois bien polis, mon lit du quai Churchill, bien polis et peints en rouge probablement, oui un beau rouge sombre.

⁵⁴ Charles François, *Journal idiot* (1975).

Nous sommes toujours le mercredi 20 août 1975, comme au recto de cette page – il est maintenant 19 h. [...]. »⁵⁵

Charles François

Journal de 1968

FRANÇOIS HOUTART

Houtart, François, *Notes sur le Viêt-Nam, Lettre au Cardinal Suenens*, 10, 11 et 12 juillet 1968, 19 p. [MLPA 00249/0025/001/03].

Présentation du journal de voyage de François Houtart au Viêt-Nam :
« *Notes sur le Viêt-Nam (1968)* »⁵⁶

Dans les années 1960, à l'invitation de Jean Verstappen, un sénateur communiste belge, François Houtart est introduit auprès des Vietnamiens du Sud et du Nord qui viennent en Europe pour informer de la situation de la guerre sur place.

En tant que pacifiste François Houtart s'engage et donne des conférences afin de montrer, au nom du droit des peuples à l'autodétermination, que la guerre contre le Viêt-Nam n'est pas légitime, qu'il s'agit d'un conflit colonial de l'impérialisme capitaliste mondial.

Son premier voyage s'effectue en 1968 alors qu'il vient d'être fait docteur *honoris causa* de l'université Notre-Dame⁵⁷ ; il décide alors de faire un détour par l'Asie lors d'un voyage de retour du Canada vers la Belgique. Il passe alors par le Japon, la Corée du Sud, Hong Kong, les Philippines, Le Viêt-Nam, le Cambodge et l'Indonésie. C'est au Japon, à l'ambassade du Viêt-Nam, qu'il peut obtenir un visa pour le Sud, qu'il

⁵⁵ Charles François, *Traces pour J.P.R.* (1965-1975). Transcription du texte manuscrit original, aligné à gauche et à droite et dont la dernière phrase se termine en fin de ligne.

⁵⁶ Voir l'écho de lecture de la lettre des 10, 11 et 12 juillet par Michèle Maitron dans la rubrique du catalogue thématique à « Vietnam ».

⁵⁷ Indiana (États-Unis) en 1966.

n'aurait pu obtenir en Belgique étant donné ses prises de position politiques publiques.

François Houtart arrive à Saïgon peu après l'offensive de Têt⁵⁸. Il rencontre l'archevêque de Saïgon Nguyễn Văn Bình, avec qui il a travaillé lors du concile de Vatican II, l'Internationale des femmes auxiliaires, un prêtre belge, Jan Frisk, et des prêtres qui sont opposés à la guerre. Son journal de voyage, dont de larges extraits ont été transcrits dans le numéro 45 de la revue *Les Moments littéraires* consacré aux diaristes belges, avertit le lecteur que les noms et les lieux sont masqués car il importait de ne pas se faire repérer par la police et la CIA. Les dangers et les suspicions étaient bien réels. Dans ses archives personnelles qu'il a données à l'APA-AML, François Houtart fait figurer, juste avant son récit de voyage au Viêt-Nam, une lettre qu'il a envoyée au cardinal Suenens, son supérieur, collaborateur et ami, le 20 décembre 1967 pour le mettre au courant, le plus exactement possible, de la part qu'il a prise dans la question de la guerre du Viêt-Nam. Dans cette lettre, qui ne se veut ni plaidoyer ni demande d'approbation, François Houtart confie à son évêque que ses opinions et ses engagements politiques ne sont pas compris par certains milieux catholiques : des lettres de protestation et d'injures sont parvenues à l'Université catholique de Louvain et le recteur lui a demandé de ne pas faire état de son titre de professeur à l'université lors de ses activités militantes...

L'engagement de François Houtart auprès du peuple vietnamien se poursuivra longtemps. En 1973, il visite le Nord Viêt-Nam avec Jean Verstappen, ainsi qu'en 1975 et en 1976. Dès 1970, il a mis en place un institut de formation en sociologie marxiste à Hanoï, grâce à un budget du ministre de la Coopération belge, Lucien Outers, destiné à former des professeurs vietnamiens à l'Université catholique de Louvain et à

⁵⁸ Campagne militaire menée en 1968 par les forces combinées du Front National de Libération du Sud Viêt-Nam (ou Viêt-Cong) et de l'Armée populaire vietnamienne pendant la guerre du Viêt-Nam. Les buts poursuivis étaient le soulèvement de la population sud-vietnamienne contre la République du Viêt-Nam, afin de démontrer que les déclarations américaines selon lesquelles la situation s'améliorait étaient fausses, et de dévier la pression militaire pesant sur les campagnes vers les villes sud-vietnamiennes. L'offensive commence prématurément le 30 janvier 1968, un jour avant la nouvelle année lunaire, le Tet, le 31 janvier. (d'après Wikipédia.)

organiser des cours d'été à Hanoi. François Houtart donnera ces cours avec Geneviève Lemercinier, sa collègue et amie.

Après deux ans de cours théoriques, une étude pratique a lieu dans la commune de Hai Van, dans le delta du Fleuve Rouge. Durant 10 ans, l'équipe vietnamo-belge étudie les mécanismes de transformation sociale de la réforme agraire et publie un premier rapport⁵⁹. Après une parenthèse, due à la rigidité idéologique de la jeune génération des communistes vietnamiens, la collaboration pour l'étude de la commune rurale de Hai Van reprendra à la fin des années 1990.

Francine Meurice

Journal de 2012

JOSÉ TRUSSART

José Trussart⁶⁰ avait l'intention de rassembler les récits de ses promenades au Bois de la Cambre sous le titre : *Promenades au Bois de la Cambre du poète Tairhumène*⁶¹. Il nous en a laissé trois qui sont écrites sous la forme d'un journal. Sous l'entrée datée du 1^{er} novembre 2012 se trouve *Ma Promenade au Bois de la Cambre*, suivie le 3 novembre par *Sur les pas d'un promeneur solitaire. Mon robinier couvre*, avec 10 entrées datées, la période allant du 2 avril 2012 au 26 décembre 2012 et était initialement rattachée à la série des trois nouvelles traitées ci-dessous.

⁵⁹ Houtart, F. et Lemercinier, G., *Hai Van. Life in a Vietnamese Commune*, Zed Books, London, 1984. Publié en français et distribué par L'Harmattan en 2004 : François Houtart, *Hai Van socialisme et marché. La double transition dans une commune vietnamienne*. Les Indes Savantes. Paris. Cette publication regroupe les deux périodes d'étude : du début à 1980 et la seconde, dans les années 2000.

⁶⁰ Membre du groupe de lecture de l'APA-AML de 2010 à 2013.

⁶¹ Pseudonyme littéraire de José Trussart, choisi dès les premières publications de ses œuvres poétiques en 1959. José Tairhumène ; préface de Madeleine Duguet, *Terres étrangères : poèmes pour récital*, Anvers, Elath, 1959 [MLA 02621].

Trussart, José. *Ma promenade au Bois de la Cambre*, 2012, 8 pages, [MLPA 00252/0001].

Écho de lecture

En ce mois de mai 2021, l'actualité récente donne la part belle au Bois de la Cambre ! Décision politique très controversée de modifier la circulation automobile et de rendre les routes qui le jalonnent aux marcheurs, cyclistes, landaus et cavaliers... Rassemblement sauvage de milliers de personnes en plein temps de pandémie et de confinement...

Quant à moi, mon pied-à-terre se trouve tout proche du 756 chaussée de Waterloo, adresse de l'appartement de José Trussart, situé tout à l'orée du Bois de la Cambre... Son quartier est aussi le mien.

Cette promenade quotidienne qu'il décrit de manière très détaillée à travers son récit *Ma promenade au Bois de la Cambre* me parle donc tout particulièrement. À sa simple lecture, je visualise les lieux évoqués, je ressens les bruits et les odeurs. Je suis José à la trace et me retrouve, tout comme lui, un peu essoufflée, lors de ses grimpettes d'escaliers ou de sentiers en pente. Il prend le temps de retrouver chaque lieu comme on retrouve un vieil ami. Quelqu'un qui rassure, qui comprend et qui sait aussi se taire...

José, lorsqu'il écrit ce court récit, est un homme mûr qui s'offre quotidiennement une promenade rituelle de santé. Promeneur solitaire, il accomplit chaque jour le même tour et il nous livre tous les repères qui l'orientent. Il nous fait part de ses observations, de ses perceptions, à la manière d'un photographe. Tous les lieux traversés sont décrits mais aussi replacés dans leur contexte historique. Ce voyage dans l'espace l'est aussi dans le temps. Nous y apprenons quantité d'anecdotes liées aux aménagements, aux constructions, destructions, aux fréquentations. Nous saurons que les pavillons blancs qui ouvrent le Bois de la Cambre étaient situés auparavant porte de Namur et qu'ils servaient à la perception d'octroi pour l'entrée dans la ville. Nous apprendrons aussi que ce Bois ouvert au public en 1866 accueillait régulièrement la Reine Marie-Henriette, épouse de Léopold II, qui conduisait elle-même sa calèche. José retracera les incendies qui ont détruit le chalet Robinson à deux reprises... Et puis, l'énoncé exhaustif des noms des rues et des chemins apporte également un accent poétique à cette promenade : sentier Adonides, avenue de Diane, chemin du Crépuscule, allée des

Arroches, chemin de l'Aube, lac Robinson, avenue de l'Orée, avenue de la Sapinière, plaine des Marguerites, avenue des Genêts, avenue Flore, allée des Amazones...

Ce guide de promenade pourrait trouver tout son sens dans un guide tout public. Il s'agit d'un itinéraire bien tracé, bien balisé, bien imagé. Et il ne nous reste plus qu'à le parcourir en y recherchant les empreintes laissées par les pas de José...

Carine Dierkens

Extraits

« Sur sa boucle nord, le sentier de l'Embarcadère cède sa place au chemin de l'Iris auquel succède le chemin des Nénuphars qui prend de la hauteur et culmine sur le lac qui dès le printemps, disparaît, derrière l'écran d'un épais massif forestier offrant heureusement, ici et là, une éclaircie sur l'île Robinson, dont le contour s'inspire de la forme même du lac. C'est ainsi qu'on peut voir apparaître dans une trouée, l'île tout entière et l'arrière du pavillon Robinson, construction en bois à deux étages dans le style des chalets de montagne en harmonie avec la rusticité du paysage. Le chalet Robinson date de 1877 mais brûla à deux reprises en 1896 et 1991. La dernière reconstruction date de 2011. De nombreux bancs scellés sur le sentier à l'endroit de cette trouée invitent les promeneurs à contempler ce point de vue qui porte, au-delà de l'île, sur l'autre versant que je viens de quitter. J'y fais régulièrement une pause et, à l'ombre des frondaisons, il me plaît ici de lire et de composer quelques vers qui riment ou non et de suivre des yeux les ébats furtifs d'un écureuil de Corée, pas plus gros qu'un rat des champs et, sur l'île, les gambades d'une famille de lapins blancs, laissés en liberté, en attendant qu'ils soient assez gras pour passer à la casserole. »

José Trussart (Automne 2012)

Trussart, José, *Trois nouvelles : Un poète en combinaison de laine, Elle s'appelait Alice, Mon robinier*, 2011-2012, 17 pages [MLPA 00252/0002].

Écho de lecture

José Trussart nous offre trois souvenirs, trois courtes nouvelles, qui ont ponctué sa vie. Dans la première, on le retrouve tout petit, à l'école maternelle (*Un poète en combinaison de laine*) ; dans la deuxième, adolescent face à ses premiers émois amoureux (*Elle s'appelait Alice*) ; et enfin, dans la dernière, lui, au crépuscule de sa vie, conversant avec le robinier qu'il aperçoit par la fenêtre de sa chambre à coucher (*Mon robinier*). Ces trois moments de vie qui pourraient paraître anecdotiques nous donnent pourtant tout à comprendre de la personne de José Trussart. Son côté fin observateur, sa sensibilité, son humour associé à un certain sens de la dérision, sa vision poétique... En quelques lignes, nous le voyons grandir, mûrir, vieillir et même, mourir. Le temps est fulgurant et en même temps d'une extrême densité.

Tout d'abord, nous retrouvons José en 3^e maternelle, dans une école namuroise tenue par des Sœurs, au moment de la remise des prix de fin d'année. Petit enfant doué, particulièrement aimé, choyé par la sœur Fifine, il tricoterait dans la souffrance une combinaison de laine pour sa grande sœur. Ce chef-d'œuvre lui vaudra le premier prix et l'admiration de tous ! Pourtant, au-delà de cette historiette savoureuse, José nous livre la manière dont elle fut singulièrement vécue par lui. Double chute au moment de monter sur scène, rires du public, embarras... mais surtout, intervention très particulière de la sœur Fifine : comprenant son désarroi, elle l'enveloppe dans sa grande robe noire et le conduit aux vespasiennes pour lui permettre de se soulager. José, agrippé à la combinaison de laine, reste pétrifié et c'est Fifine qui lui ouvre la braguette, lui saisit le zizi et fait décrire à son urine toutes sortes d'arabesques... S'ensuit une sorte de délire poétique de toutes les visions qui apparaissent : étang, canard, grenouille, baleine qui fait des jets d'eau... « Jésus Marie, nous avons un vrai poète parmi nous ! » ... Bien plus tard, il associera ce souvenir aux dires de Louis Jovet : « un poète [sic], c'est une cicatrice ! »

Nous retrouvons ensuite José à 17 ans, poursuivant son parcours poétique ; il est publié dans le journal de l'Athénée, – « tous voulant savoir à quelle royale créature appartenait cette langue qui m'asservissait ». La mise en bouche de cette nouvelle par le récit de cette

consécration littéraire n'est pas sans rapport avec la suite ! En effet, il rencontre Alice, jeune femme de 20 ans, qui très vite va lui faire découvrir les plaisirs infinis... de la langue ! « Elle jouait de sa langue comme un castrat joue de l'archet sur ses cordes vocales ». José évoque toutes les manières qu'ils avaient de s'embrasser et la manière dont Alice l'a initié à ces jeux experts ! Sans le sou, José trouve une façon de détourner l'argent des cabines téléphoniques. Grâce à ce subterfuge, il put offrir à cette bouche bien aimée près d'une année de cinéma et d'échanges de salives à satiété ! Pris en flagrant délit de vol, il fut incarcéré pendant quatre heures à la prison de Namur et rompit aussi net avec Alice. Après cette rupture, des aphtes apparurent, innombrables... et, bien plus tard encore, devenu un *homme fait*, des congestions de la langue, des aphtes douloureux sont revenus périodiquement comme autant de *blessures de nostalgie*.

Le dernier texte, *Mon robinier*, nous montre un José au terme de sa vie, un an avant sa mort. Il nous narre les quatre saisons de *son* robinier, celui dont les branches sont appuyées au chambranle de la fenêtre de sa chambre. De manière toute simple, nous partageons avec lui la naissance de quatre merlots, l'apparition de tourterelles dans la floraison au parfum de miel. En automne, le relais est pris par les étourneaux en voie de migration. L'hiver laisse quant à lui l'arbre nu ressemblant à « un parapluie déchiré par la tempête, avec ses bras maigres, ses mains nues aux doigts crochus et noués ». Puis, les élagueurs viennent et sans crier gare lui scient les branches, « réduisant mon robinier à un tronc tordu supportant une seule branche à laquelle pendent comme de grosses larmes des gousses plates oblongues d'un brun sale. »⁶²

Carine Dierkens

Extraits

« – Eh bien, mon chérubin, sors-le donc ton petit jésus au lieu de l'écraser sous ton poing. Veux-tu mouiller ta culotte ? M'aidant à ouvrir ma braguette, la bonne sœur ajouta : « Voilà qui est parfait. Maintenant, tu vas bien le tenir avec tes deux mains et faire pipi contre la pierre. »

⁶² Francine Meurice, dans un courriel, raconte que ce texte a été écrit juste avant d'apprendre qu'il avait un cancer, comme s'il s'agissait d'un signe prémonitoire...

Comme j'hésitai encore, elle saisit prestement mon zizi et se mit à le secouer faisant décrire à mon urine de savantes arabesques.

– Là, tu vois, sur la pierre, c'est un étang qui apparaît et, dans l'étang, nous allons dessiner un canard. Hum ! C'est très bien ! Maintenant ajoutons-y des poissons rouges et des poissons bleus. Comme ceci, comme cela, approuvait-elle, toujours dirigeant les opérations. Et je voyais effectivement l'étang et les poissons dont elle parlait ! C'est merveilleux ! s'enthousiasmait-elle. Mais n'oublions pas la grenouille qui vient aux nouvelles !

C'était tellement agréable de faire pipi avec la main de la sœur Fifine. J'avais l'impression d'être une outre qui se remplissait au fur et à mesure où je la vidais. »

José Trussart, (Un poète en combinaison de laine)

« Alice avait la faculté rare de pouvoir rouler sa langue en forme de *u* ce que je n'ai jamais réussi à faire. Elle me la présentait, enroulée de la sorte, à l'entrée de ses lèvres et m'invitait à glisser le bout de la mienne dans le petit vestibule ainsi ménagé. Cela fait, elle rentrait sa langue, l'étalait comme un corps dompté et nu dans sa bouche et je devais, avec la mienne, aller la caresser, la lécher sur toute sa surface, titiller ses bordures, explorer l'intérieur des joues, les gencives, le palais, m'étirer le plus loin possible jusqu'à effleurer sa luette et la faire tousser. [...] Lorsque les papilles de sa langue bourgeonnaient, impatientes de s'ouvrir, je savais que le moment était venu de m'enfoncer plus avant en elle et avec plus d'insistance si je voulais la satisfaire pleinement. Je pouvais deviner son état d'esprit au goût de sa salive : sucrée, tiède, d'une saveur vanillée quand elle positivait et parfois acide quand elle n'était pas de bonne humeur. »

José Trussart, (Elle s'appelait Alice)

« 21 décembre 2012

Mon robinier a perdu toutes ses feuilles et ressemble à un parapluie déchiré par la tempête, avec ses maigres bras rabougris, ses mains nues aux doigts crochus et noués.

Pourquoi a-t-il l'air si triste et fatigué, couvert de cafard jusqu'à la racine des cheveux ? Ne suis-je pas toujours à ses côtés ? Il est vrai que je ne peux plus compter sur lui pour m'aider à m'endormir et tempérer l'angoisse récurrente qui me crispe le creux du ventre. D'où me vient ce mal mystérieux ? Terreur ancienne refoulée ou signal d'un danger ? »

José Trussart (Mon robinier)

**Trussart, José, *Sur les pas d'un promeneur solitaire*,
3 novembre 2012, 3 pages [MLPA 00252/0003].**

Écho de lecture

Face à sa fenêtre devant le Bois de la Cambre, le diariste médite en ce jour de Toussaint, le samedi 3 novembre 2012, sur la luxuriance des couleurs de l'automne et sur la mort : « Probablement par manque d'expérience, nous n'avons pas cet art que possèdent les végétaux et particulièrement les arbres de mourir dans la dignité. Nous naissons et nous mourons une fois pour toutes alors que nos cousins lointains revivent, chaque année, cette épreuve de passage. ». Il intitule cette page de son journal, *Sur les pas d'un promeneur solitaire*.

Poursuivant sa rêverie, il répond à l'appel incoercible de la promenade dans la forêt, – « ce jour, plus que jamais ». Il emporte le matériel du *Promeneur solitaire*, sa besace et sa canne-pince qui lui fera ramasser les plus beaux spécimens de feuilles d'automne pour son herbier. Il entre dans l'intimité des arbres, érables et épineux, s'approche de leurs corps, de leur écorce et des traces de métamorphoses qu'ils laissent à leurs pieds en se dépouillant de tout ce qu'ils créent : fruits, feuilles, baies, – surtout au pied des platanes. L'inquiétude vient à leur propos, puisqu'ils sont victimes, dans toute l'Europe, d'une longue maladie. La fin de cette page du journal de José Trussart superpose le dit et le non-dit pour clôturer sa méditation par une poignante fable poétique, selon son habitude :

« Mais d'où vient donc cette maladie ? Elle aurait été introduite fortuitement en Europe, en 1945, à Naples plus précisément, avec des cercueils fabriqués avec du bois contaminé importés d'Amérique, et destinés à accueillir la dépouille des *GI* tombés lors du débarquement.

Et nous revoici à la Toussaint, à la veille du jour des morts, avec nos cadavres, ces milliers de soldats américains, morts au combat pour la libération de Naples, ces dizaines de milliers de platanes

abattus, rongés par la maladie du chancre coloré, et ces 158.857 décès enregistrés, en moyenne, dans le monde chaque jour, que des milliards de feuilles de platane recouvrent de leur linceul mordoré à l'automne... Je suis le bois de ton cercueil dont mes feuilles sont le linceul, dit le platane... »

Francine Meurice

Journal de 2019-2021

FIORELLA GIOVANNI

Giovanni, Fiorella, *Diaire-diario*, 2019-2021, manuscrit de 310 entrées datées, [MLPA 00518/0003].

Écho de lecture

Le 27 décembre 2019, Fiorella Giovanni m'envoie quelques courts textes autobiographiques destinés à nos Archives, en annonçant qu'il y aura une suite.

Les courriels deviennent réguliers. Fiorella envoie systématiquement les pages datées de ce qui devient un journal. Un journal particulier puisqu'il se donne à lire à un destinataire au lieu de rester le confident personnel et intime de l'auteur. Le dépositaire ne peut d'ailleurs pas s'empêcher, lui non plus, de rompre le contrat de lecture tacite, lors de la réception de la page glaçante du 6 décembre 2020, en encourageant sa correspondante à poursuivre la notation de ses impressions. La diariste est entrée depuis juillet dans une résidence pour seniors :

« Et pendant chaque repas, l'atmosphère et des détails sont identiques : les mots et banalités d'usage à la table, avant de s'installer et en partant. Les personnes très sourdes vous regardent sans comprendre ou ne vous regardent même pas. [...]

Obligée d'attendre les plats plus ou moins longtemps. Chers les plats et pas si bons que ça. Pas si chauds que ça. On fait quoi en attendant pour éviter de sembler être curieux par rapport au voisin ? Où faut-il regarder ? Que faut-il regarder ? Qui évite de regarder qui ? Et on regarde où ? Le décor, on le connaît déjà au bout de quelques jours de présence et ça pourrait durer des années ... Mais comment supporter ça ? Des tables de plusieurs résidents : un visuel de

convivialité mais en fait souvent les présents n'ont rien à dire et ne parlent pas. Une horreur pour moi et je suis parmi ce décor aussi, pour mon malheur ! On me parle fort comme si j'étais sourde aussi bien sûr, comme tout le monde. Nivellement par le bas ! Que fais-je là ? Je me sens tomber bas. Trop Bas. Très bas. Que faire ? Mourir. »

Le journal se construit autour de thématiques qui sont inscrites en en-tête et sont numérotées lors des reprises : le père, la mère, l'absent, l'hôpital américain à Paris, la résidence senior, l'Italie, Venise, Paris, les chats de Paris et de Venise, la violence à Paris, l'incendie de Notre-Dame, le coronavirus et les masques sanitaires, la France et le monde, la pharmacienne, l'hôtel du Jeu de paume, le métro, les photos, les hommes machos, etc.

Il remonte très loin dans le temps, jusqu'à la petite enfance. Souvent deux dates sont notées, celle de l'écriture (parfois deux ou trois versions) et celle des souvenirs évoqués comme celui de la mère qui a malgré tout bien survécu à une grave opération initiale. L'hommage rendu à cette maman courageuse est rédigé comme un script digne d'un court métrage, très dense et très émouvant. Les thèmes récurrents deviennent fédérateurs expliquant la construction du moi : des blessures de l'enfance et du non-respect des petites filles et des femmes au féminisme, du conformisme des « autres » à la solitude choisie, de la fascination pour l'Italie dès l'adolescence à l'invention d'une personnalité puis d'une identité. Fiorella Giovanni est française, son patronyme *Giovanni* est corse et son prénom était Nicole. Elle a choisi le prénom *Fiorella* en voyant le générique d'un film et est allée jusqu'à demander la modification officielle à la mairie, après le décès de son père. Cette ambivalence de son identité n'a pas cessé de la tourmenter ; elle s'interroge encore lorsque, dans sa résidence pour seniors, on la prend pour une Italienne.

Le titre qu'elle a choisi pour son journal *Diaire-diario*, conjuguant l'ancien mot français pour *journal* et le terme italien *diario*, correspond bien à la fiction intime de la double appartenance⁶³ de Fiorella. Bien des pages de ce journal, qui s'arrête le 5 juillet 2021, sont des expansions lyriques du

⁶³ Fiorella Giovanni est également photographe et n'a cessé de photographier Paris et Venise dans une démarche autobiographique. Elle a donné des copies numérisées de ses travaux à l'APA-AML.

titre bicéphale *diare-diario*. Et cette page ultime devient la dernière puisque la diariste est décédée peu après, le 19 août 2021.

Francine Meurice

Extraits

« 4 décembre 2020

L'auteure et la maison des grands-parents maternels

À 120 km au sud de Paris, une maison très simple de village, en face d'une petite église, sur une rue à grande circulation.

Années 1950/détails

Des gens froids et rudes. Une petite maison simple de deux pièces en location. Un village en longueur s'étirant le long de la route nationale allant de Sens vers Genève. Le bruit intense de la circulation et des camions nombreux. Bruit énorme des vitres des fenêtres qui tremblent à chaque passage de camion. Les autos tamponneuses devant l'entrée de la petite église, sous les arbres, près du tournant. Le klaxon des commerçants ambulants avertissant de leur arrivée. L'été, on sort des chaises sur le trottoir pour prendre le frais. Des voisins s'arrêtent pour parler. Une toute petite école dans la mairie. Des coupures de courant. En été, une grande lessiveuse remplie d'eau tiède chauffée au soleil, dehors, derrière la cuisine, pour se laver. Dans la cuisine : un buffet en bois. La vaisselle quotidienne y est rangée comme un grand bol en bois rempli de gros sel. Le poste de radio sur le buffet. Le grand-père écoute la météo et – la famille Duraton. Une table ronde et des chaises sous la lampe en suspension. Une lampe à pétrole posée sur une table de nuit de 50 centimètres, séparant mon petit lit du grand-père dans son lit.

Dans la cour, près du tas de saletés genre fumier, horreur : le grand-père tue un lapin et retire sa si belle fourrure. Fuir cet homme tueur horrible !

Des chemins dans la campagne. Je cueille des fleurs jaunes, des coucous, le long du chemin. On marche, on marche. On marche beaucoup dans la campagne. Le pont de pierres sur la rivière et un tourbillon d'eau sans fin au pied d'un arbre, tout près du pont. Le pont de fer aux planches

de bois sommaires bougeant sous les pas. L'eau ? Juste là en dessous : horreur de peur !

Ma seule amie, la douce chatte Minette tigrée marron et beige. Si gentils les doux lapins grignotant. Les doux lapins, doux comme des chats. »

Fiorella Giovanni

DU CÔTÉ DES DIARISTES ÉDITÉS

Journal de 2008 à 2018

JOCELYNE FRANÇOIS

La revue *Les Moments littéraires*, qui publie les écrits intimes, a consacré son hors-série n° 4 au journal, de 2008 à 2018, de la romancière et diariste française Jocelyne François.

François, Jocelyne, *Car vous ne savez ni le jour ni l'heure. Journal 2008-2018*, édition établie et annotée par Gilbert Moreau, préface de René de Ceccatty, Paris, *Les Moments littéraires*, revue de littérature, hors-série n° 4, 170 pages, 2022 [MLR 05990].

Écho de lecture

Jocelyne François écrit dans son journal : « Derrière les livres vivent silencieusement les écrivains ». Cette phrase, posée au milieu de la journée du 5 août 2009 par la diariste, fait s'arrêter le temps comme réussissent à le faire les poèmes. Et ce journal, écrit de 2008 à 2018, le quatrième volume publié, – Jocelyne François tient son journal depuis 1961 – est aussi un livre. Un livre qui ouvre la porte intime sur cette façon qu'ont les écrivains de vivre silencieusement derrière leurs livres.

Si l'écriture est un travail auquel s'adonne chaque jour celui qui écrit, sa vie aussi est un métier, au sens où l'entend Pavese dans *Le métier de vivre*. Et c'est ce qui est émouvant dans cette partie du journal de Jocelyne François qu'elle intitule « Car vous ne savez ni le jour ni l'heure ». Ni le jour, ni l'heure, de sa propre mort bien sûr, mais aussi de celle de sa

compagne et puis épouse⁶⁴ Claire Pichaud ; ni le jour, ni l'heure, de la publication d'un livre. Deux drames bornent ce quatrième volume du journal, le deuil liminaire de la perte de sa fille Dominique en 2007, et le deuil de clôture, celui du décès de Claire le 26 janvier 2017. La diariste termine l'année 2018 par cette dernière entrée datée :

« 12 novembre, lundi [2018]

Ici [dans sa résidence pour seniors] le temps est tellement émietté que rien ne se construit. Essayer de résister à la tristesse occupe la plupart de mes pensées. Je n'imaginai pas mon futur et je ne croyais pas atteindre l'âge que j'ai. C'est par respect pour mes enfants que je lutte contre la mélancolie. Claire me manque viscéralement, mes souvenirs d'elle, de la rue du Manège, défilent avec une précision inouïe. Je les laisse venir, m'envahir. C'est le socle de ma vraie vie avec elle.

La gravité solaire de l'amour. »

Le journal de Jocelyne François est un journal d'écrivain où elle note de façon régulière l'envers du décor des livres, les agréables contacts que lui procurent les milieux de l'édition, les retours sur ses publications et les étapes de la fabrication de la biographie⁶⁵ qu'elle consacre à Claire qui est peintre, mais aussi les ruptures comme celle avec Isabelle Gallimard qui refuse le quatrième tome du journal⁶⁶ et son essai sur René Char⁶⁷.

Tenir un journal implique la question de la notation. Que faut-il noter ? Quelles sont les choses à retenir ou à taire ? Jocelyne François ne se pose pas ouvertement la question, mais comme tout diariste elle opère une sélection et ses choix se font dans une forme d'équilibre lui venant de sa

⁶⁴ Elles se sont mariées le 16 septembre 2015 (noté le 19 novembre 2015, page 128) ; « Je suis reconnaissante à François Hollande qui a permis le mariage pour tous » (noté le 19 avril 2017, page 146).

⁶⁵ *Claire Pichaud, 3 vies*, édité par José Alvarez aux éditions du Regard, en 2013.

⁶⁶ Édité par Gilbert Moreau dans *Les Moments littéraires*.

⁶⁷ *René Char : Vie et mort d'une amitié* qui sera publié à La Différence en 2010.

longue pratique du journal. Si elle note, certains jours, le temps qu'il fait, ce n'est jamais systématique et les ellipses dans la narration de ce qui lui arrive au quotidien donnent un sens plein à ce qui est mentionné. Ces îlots ont valeur de combat dans le sens où le lecteur peut y puiser la force que donnent les modèles ou les pionniers.

Le combat contre elle-même pour retrouver le silence et la solitude, nécessaires à l'acte d'écrire, lorsque les ennuis comme les difficultés financières pour payer le loyer de l'atelier de peinture de Claire ou les contraintes de la vie sociale l'en distraient, est un combat pour elle-même, pour son identité. Elle ne dissocie pas écriture et vécu et le journal élabore cette transmutation de l'un à l'autre, en continu.

Le combat contre la disparition progressive de Claire atteinte de la maladie d'Alzheimer, maladie dont la désignation reste dans le non-dit, par la glorification solaire de leur solide amour conjugal qui s'inscrit dans l'acquisition d'un appartement, un loft, qu'elles habitent pleinement.

Le combat contre la nouvelle tragédie de la séparation des amants et des amantes quand l'hôpital ou les maisons de retraite prennent soin des corps et non des personnes et où le couple, davantage encore quand il est homosexuel, n'est pas reconnu. Elle regrette que lors d'un séjour à l'hôpital où Claire et elle partageaient la même chambre, elle ne soit pas allée la rejoindre dans son lit pour apaiser ses insomnies au lieu d'obéir au « mauvais conseil » du personnel de mettre des boules *Quies* dans ses oreilles pour pouvoir dormir. Elle se culpabilise de ne pas avoir rendu visite à sa compagne pendant les vingt-six jours qui ont précédé son décès parce qu'elle emménageait dans sa maison de retraite où Claire devait la rejoindre. Mais y a-t-on pensé autour d'elle ? Les mentalités doivent encore changer. « Je sais que la plupart des gens sont choqués quand ils apprennent que nous étions mariées, mais tu sais à quel point tout cela m'indiffère. » écrit-elle le 7 août 2017, dans l'une de ses « lettres » à Claire décédée.

Le combat contre l'institution dont les négligences révoltent Jocelyne François qui plaide pour une meilleure formation des aides-soignantes et aides-soignants et pour de meilleures conditions de travail. Claire est morte d'une « fausse route », une mauvaise déglutition liée à la maladie, et Jocelyne pense qu'on ne lui a pas donné à manger avec assez de patience et d'attention.

Et finalement le combat contre la perte, par l'écriture et par le renoncement. Elle fait le projet d'écrire sur Claire tout en lui écrivant

directement, – plusieurs des dernières pages du journal s’adressent à elle. Elle supporte la perte de la « vraie vie » avec philosophie et accepte son existence dans la maison de retraite : elle évoque les nouvelles relations qu’elle s’attache à y construire et les moments et les lieux où elles se nouent. De l’extérieur, elle ne garde que le soutien de l’affection indéfectible de ses deux enfants Catherine et François et de ses amis. Apaisée, elle note le 29 août 2018 : « L’antichambre de la mort est douce, ici. »

Francine Meurice

DES NOUVELLES DES AUTRES ARCHIVES

La DTA (Deutsche Tagebucharchiv)

Le 19 mai 2021, la DTA, qui a son siège à Emmendingen au sud-ouest de l’Allemagne, plus précisément dans le land de Bade-Wurtemberg, a adressé un courrier au Fonds APA-AML, Mme Francine Meurice, ainsi qu’à ses lecteurs et sponsors pour leur présenter la revue *Lebenssspuren* (*Traces de vie*) de l’année 2020 et pour les informer d’une avancée significative dans le traitement des archives allemandes de l’autobiographie.

On apprend ainsi que la DTA a reçu, en 2020, 1.069 documents autobiographiques représentant quelque 12.750 pages ainsi que 8.646 lettres provenant de 114 autrices et 164 auteurs.

Ces *Traces de vie* témoignent des parcours extrêmement variés qu’ont connus les diaristes et les épistoliers. Chaque journal intime est différent, chaque lettre est différente, provenant de milieux les plus divers, chaque destin est particulièrement touchant.

C’est pourquoi ces documents sont soigneusement archivés, transcrits, lus en détail et indexés. Les bénévoles de la DTA consacrent beaucoup de temps et d’énergie pour les mettre en valeur, qu’il s’agisse de manuscrits ou de documents réalisés avec des techniques modernes.

Pour l’archivage et l’enregistrement systématique des documents, l’assistance digitale renforcée pourrait être d’une aide précieuse. Le

déchiffrage des écritures manuscrites, notamment, nécessiterait de ce fait moins de temps.

Ce travail peut à présent être effectué grâce au logiciel *Transkribus* mis au point par l'université de Freiburg qui a développé des modèles de reconnaissance des manuscrits. Les collaborateurs de la DTA doivent encore « apprendre » à l'utiliser correctement et encore effectuer pas mal de travail préparatoire ainsi que réaliser un grand nombre de corrections *a posteriori*.

Marlene Kayen, Présidente, Theresia Wunderlich, Vice-présidente, et Gerhard Seitz, Directeur, de la DTA annoncent dès lors qu'en 2020, vingt pour cent de leurs documents ont ainsi déjà été digitalisés.

L'intensification de cette technique ne peut que concourir aux travaux de recherche effectués dans les collections de la DTA ainsi qu'à la mise en valeur du travail des diaristes pour eux-mêmes et leurs descendants.

Pour plus d'informations :

– sur la DTA : <http://www.tagebucharchiv.de> //

e-mail : dta@tagebucharchiv.de

– sur le programme MultiHTR de l'université de Freiburg :

<http://readcoop.eu/de/transkribus> ou <https://multihtr.uni-freiburg.de>

Claude Buchkremer

TABLES ET INDEX

LISTE DES DOCUMENTS TRAITÉS DANS CE NUMÉRO

1. Bellière-Vosch, Simone, *Journal personnel. Du 14 juillet 1941 au 28 novembre 1941*, manuscrit, 117 pages, [MLPA 00400/0001/003].
2. Cools, Liliane, *La cage à poules. Congo belge*, tapuscrit, 50 pages et 60 planches de photos noir et blanc, 1994 [MLPA 00548].
3. De Bruçq, Danielle, *Journal de mon imaginaire. Chronique d'une famille sur plus d'un siècle. Dès 1833*, autoédition, 375 pages, 2022 [MLPA 00561].
4. François, Charles, *Journaux divers de l'ère prédigitale. 1962-1982. Extraits*, édition chez l'auteur : Du Plomb dans l'Aile, facsimilé des manuscrits et des dessins, deux photos, 2021 [MLPA 00549].
5. François, Jocelyne, *Car vous ne savez ni le jour ni l'heure. Journal 2008-2018*, édition établie et annotée par Gilbert Moreau, préface de René de Ceccatty, Paris, *Les Moments littéraires*, revue de littérature, hors-série n° 4, 170 pages, 2022 [MLR 05990].
6. Giovanni, Fiorella, *Diaire-diario*, 2019-2021, manuscrit de 310 entrées datées, [MLPA 00518/0003].
7. Hecq, Françoise, *Autobiographie. Épisode 1 : Les vêtements de mon papa*, manuscrit, 7 pages, 2020 [MLPA 00498/0001].
8. Hecq, Françoise, *Autobiographie. Épisode 2 : Léa*, manuscrit, 2 pages, 2020 [MLPA 00498/0002].
9. Hermanus, Merry, *Paul Hymans. Carnet d'exode 1940. Un géant de la politique belge dans la tourmente*, Bruxelles, Belg-O-Belge, 173 pages, 2022.
10. Houtart, François, *Notes sur le Viêt-Nam, Lettre au Cardinal Suenens*, 10, 11 et 12 juillet 1968, 19 p. [MLPA 00249/0025/001/03].
11. Hymans, Paul, [Récit d'exode], manuscrit, non daté, 93 pages [MLPA 00544].
12. Ivanovsky, Élisabeth, *Conversation avec Serge Meurant*, Éditions Tandem, coll. Illustrateurs, 2001, 81 pages [MLPA 00541].
13. Korse Piet, *Vele verhalen (De nombreux récits)*, autoédition, 176 pages, 2018 [MLPA 00303/0002].
14. Korse Piet, *Wie blijft, die schrijft [Celui qui reste écrit]*, autoédition, 134 pages, 2021 [MLPA 00303/0001].

15. Leroy, André, *Journal*, 1944-2019 [MLPA 00550].
16. Mathieu, Pierre-Emmanuel, *Il faut du temps pour faire un homme. Roman*, autoédition, 111 pages, 2009 [MLPA 00521].
17. Perbal, Arthur, *Guerre européenne 1914-1915. Carnet de campagne*, 1914-1915, 53 pages [MLPA 00542/0001].
18. Perbal, Arthur, *Carnet [de campagne] n° 2. Bataillon d'administration : Camp du Ruchard*, 1915-1916, 28 pages [MLPA 00542/0002].
19. Perbal, Jean, *Le relief du temps. Récit de vie*, édition chez l'auteur, 330 pages, photos, 2021 [MLPA 00543].
20. Trussart, José. *Ma promenade au Bois de la Cambre*, 2012, 8 pages, [MLPA 00252/0001].
21. Trussart, José, *Trois nouvelles : Un poète en combinaison de laine, Elle s'appelait Alice, Mon robinier*, 2011-2012, 17 pages [MLPA 00252/0002].
22. Trussart, José, *Sur les pas d'un promeneur solitaire*, 3 novembre 2012, 3 pages [MLPA 00252/0003].
23. Vander Elst, Armand, *Boîte aux lettres. Mon Journal*, 1910-1911, 21 pages [MLPA 00539].
24. Warnimont, Lucien, *Mémoires*, 2 cahiers manuscrits, 1910-1920 [MLPA 00560].

AUTEURS DES ÉCHOS DE LECTURE

Les numéros correspondent à la liste des documents traités dans ce numéro ci-dessus.

Claude Buchkremer : 13, 14.

Carine Dierkens : 1, 8, 20, 21, 23.

Michèle Maitron-Jodogne : 10.

Colette Meunier : 24.

Francine Meurice : 2, 3, 4, 5, 6, 7, 9, 11, 15, 16, 19, 22.

Jean Perbal : 17, 18.

Claudine Vandewoude : 12.

INDEX DES AUTEURS

- Bellièrre-Vosch, Simone, 5, 6, 69, 94
- Cools, Liliane, 9, 20, 21, 22, 94
- de Brucq, Danielle, 9, 31, 32, 33, 34, 35, 94
- De Wée, Maurice, 5
- François, Charles, 5, 6, 73, 94
- François, Jocelyne, 6, 7, 89, 90, 91, 94
- Giovanni, Fiorella, 1, 6, 7, 86, 87, 89, 94
- Hecq, Françoise, 1, 10, 54, 55, 56, 57, 58, 62, 94
- Hecq, Marcel, 54, 56, 57, 58, 60, 62
- Hermanus, Merry, 18, 19, 20, 94
- Houtart, François, 3, 5, 7, 8, 22, 23, 24, 25, 26, 77, 78, 79, 94
- Hymans, Paul, 9, 18, 19, 20, 94
- Ivanovsky, Élisabeth, 8, 36, 39, 94
- Korse, Piet, 10, 43, 44, 46, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 94
- Leroy, André, 1, 3, 5, 8, 10, 11, 12, 72, 73, 75, 95
- Mathieu, Pierre-Emmanuel, 8, 62, 64, 95
- Meurant, Serge, 8, 36, 38, 39, 94
- Perbal, Arthur, 5, 41, 67, 68, 69, 95
- Perbal, Jean, 9, 40, 41, 42, 69, 95
- Trussart, José, 6, 80, 95
- Vander Elst, Armand, 5, 10, 14, 15, 17, 64, 65, 66, 95
- Warnimont, Lucien, 9, 26, 27, 29, 30, 95

TABLE DES MATIÈRES

<i>DÉDICACE</i>	1
<i>PUBLICATIONS</i>	2
<i>PRÉSENTATION DU NUMÉRO</i>	3
EN BELGIQUE, L'HISTOIRE DE L'AUTOBIOGRAPHIE RESTE À FAIRE.....	3
LA PRATIQUE DU JOURNAL PERSONNEL DANS LE FONDS APA	4
Les diaristes au long cours, ou « généralistes ».....	5
Les diaristes occasionnels	5
LA PLACE DU LECTEUR DANS LE JOURNAL PERSONNEL	6
LA CULTURE EUROPÉENNE DU JOURNAL PERSONNEL.....	7
LA PRATIQUE DU RÉCIT DE VIE DANS LA COLLECTION DE L'APA.....	8
Les confins du territoire autobiographique	8
Les récits de vie des archivistes familiaux	9
Les fragments autobiographiques	10
LES FONDS DU PATRIMOINE AUTOBIOGRAPHIQUE AUX AML.....	10
<i>PRÉSENTATION DES FONDS</i>	11
LE FONDS ANDRÉ LEROY	11
Notice biographique	11
Origine du fonds.....	12
Inventaire du journal	12
LE FONDS ARMAND VANDER ELST ET LES EX-LIBRIS	14
Notice biographique	15
L'ex-libris ou l'amour du livre.....	16
Le journal d'Armand Vander Elst.....	17
<i>CATALOGUE THÉMATIQUE DES ÉCHOS DE LECTURE</i>	18
LA SECONDE GUERRE MONDIALE.....	18
L'exode	18
LE CONGO BELGE	20
LA GUERRE DU VIETNAM	22
L'ENSEIGNEMENT	26
L'AUTOBIOGRAPHIE	31
Récit de vie couvrant les années 1833 à 2022	31
Récit de vie couvrant les années 1910 à 2001	36
Récit de vie couvrant les années 1914 à 2021	40
Récit de vie couvrant les années 1936 à 2021	43
Récit de vie couvrant les années 1940 à 1950	54
LES DIARISTES	62
Journal de 1909 à 1997.....	62

PIERRE-EMMANUËL MATHIEU.....	62
Journal de 1910-1911.....	64
ARMAND VANDER ELST.....	64
Journal de 1914 à 1916.....	67
ARTHUR PERBAL.....	67
Journal de 1941.....	69
SIMONE BELLIERE-VOSCH.....	69
Journal de 1944 à 2019.....	72
ANDRÉ LEROY.....	72
Journal de 1962 à 1982.....	73
CHARLES FRANÇOIS.....	73
Journal de 1968.....	77
FRANÇOIS HOUTART.....	77
Journal de 2012.....	79
JOSÉ TRUSSART.....	79
Journal de 2019-2021.....	86
FIORELLA GIOVANNI.....	86
DU CÔTÉ DES DIARISTES ÉDITÉS.....	89
Journal de 2008 à 2018.....	89
JOCELYNE FRANÇOIS.....	89
<i>DES NOUVELLES DES AUTRES ARCHIVES.....</i>	92
La DTA (Deutsche Tagebucharchiv).....	92
<i>TABLES ET INDEX.....</i>	94
LISTE DES DOCUMENTS TRAITÉS DANS CE NUMÉRO.....	94
AUTEURS DES ÉCHOS DE LECTURE.....	95
INDEX DES AUTEURS.....	96
TABLE DES MATIÈRES.....	97

LES MOMENTS LITTÉRAIRES

La revue de l'écrit intime

Parution du n°47

Diaristes du Luxembourg

Les Moments littéraires poursuivent la série des numéros « géographiques » entièrement consacrés aux diaristes francophones d'un pays. Après les écrivains suisses romands (n°43, *Amiel & Co*, janvier 2020), les diaristes belges francophones (n°45), le n°47 est dédié aux diaristes du Luxembourg.



Ian De Toffoli, Cristina Dias de Magalhães, Laurent Fels, Tullio Forgiarini, Danielle Hoffelt,
Pierre Joris, Carla Lucarelli, Paul Mathieu Jean Portante, Nathalie Ronvaux,
Jeff Schinker, Lambert Schlechter, Jean Sorrente, Florent Toniello, Hélène Tyrtoff.

Des carnets de voyage (Ian De Toffoli, Jean Portante...) aux journaux datés (Carla Lucarelli, Lambert Schlechter...) ou non datés (Laurent Fels, Jean Sorrente...), la diversité et la richesse de l'écrit intime transparaissent dans les quatorze textes inédits publiés. Frank Wilhelm (Professeur émérite de littérature française et francophone de l'Université du Luxembourg) introduit ce numéro. Un portfolio de dix autoportraits de Cristina Dias de Magalhães complète le sommaire et montre l'apport de la photographie dans le récit de soi.

Les Moments littéraires, n° 47, 1^{er} semestre 2022

216 pages, broché, 13 x 20,5, cahier de 10 photographies couleurs

16 € pour la France, 26 € pour l'étranger - frais de port inclus.

<https://lesmomentslitteraires.fr/>



Hors série n°4

Jocelyne François

Car vous ne savez ni le jour ni l'heure

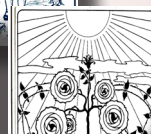
Journal 2008-2018

Préface de René de Ceccatty

Actualités du Patrimoine Autobiographique est une revue consacrée à l'archivage et à la lecture des documents autobiographiques, de toutes natures et de toutes provenances, conservés aux AML.

La revue *Actualités du Patrimoine Autobiographique* a pour fonction de dresser l'inventaire de ce domaine au fur et à mesure de sa constitution alimentée par l'arrivée de nouveaux dons et par l'exploration des archives des AML. Dans l'intention de rendre compte des contenus de ce fonds, des groupes de lecture et de recherche livrent systématiquement de brèves notices qui sont autant de lectures personnelles et subjectives des documents autobiographiques. Ce sont des *échos de lecture*, comme nous les nommons, en empruntant cette manière de concevoir le compte rendu de lecture à l'Association pour le Patrimoine Autobiographique française

Cette méthode d'archivage dynamique prend note de chaque autobiographie du fonds en donnant le rôle prédominant à l'interprétation d'un lecteur particulier. Elle présente un double avantage. En miroir à une écriture en *je*, elle construit une lecture en *je*, qui renvoie un retour à l'auteur sur son écrit, au sein d'une relation individualisée. Elle génère des lectures croisées provoquant une intertextualité significative pour l'étude de la réception de ces *écrits du moi* et pour l'exploitation des thèmes et des domaines dont ils traitent.



Armand Vander Elst, enfant, avec son père Pierre Vander Elst, relieur-doreur, dans son atelier de la rue du Miroir, en 1906

AU SOMMAIRE DE CE NUMÉRO 11

UN ÉTAT DES LIEUX DE LA QUESTION DE L'HISTOIRE DE L'AUTOBIOGRAPHIE EN BELGIQUE.

LES DIARISTES DU FONDS APA-AML.

LES CARNETS DE CAMPAGNE DE 1914-1918 D'ARTHUR PERBAL.

LE RÉCIT DE L'EXODE DE 1940 DE PAUL HYMANS, PUBLIÉ PAR MERRY HERMANUS.

LE JOURNAL DE VOYAGE DE FRANÇOIS HOUTART, AU VIETNAM, EN 1968.

LE JOURNAL 2008-2018 DE JOCELYNE FRANÇOIS, PUBLIÉ PAR LES MOMENTS LITTÉRAIRES.

DES RÉCITS DE VIE ET DES TÉMOIGNAGES

SUR LA PRÉSENCE BELGE EN PERSE AU DÉBUT DU XXE SIÈCLE,

SUR L'ÉMIGRATION RUSSE,

SUR LA COLONISATION BELGE AU CONGO ET AU GUATEMALA,

SUR L'ÉVOLUTION DES RÉSEAUX DE DISTRIBUTION DE L'ÉNERGIE EN BELGIQUE DEPUIS LES ANNÉES 1970.

ARMAND VANDER ELST, CRÉATEUR D'EX-LIBRIS.